Abbé Victor-P. Baron

En suivant Jésus

Préface
DU PÈRE L. LALANDE, S.J.

ÉDITIONS DU *DEVOIR*
43, rue Saint-Vincent
MONTRÉAL

1917

Règlement de la Bibliothèque du Couvent de Marie Réparatrice

1025 ouest, avenue Mont-Royal

1.—L'abonnement à la bibliothèque est de $1.00 par an et donne droit à prendre deux livres à la fois, dont un de lecture sérieuse. Cependant l'abonné qui en voudrait d'autres peut s'en procurer au prix de un sou par semaine et par livre de surplus.

2.—Jours et heures de bibliothèque:
Samedi et Dimanche, de 2 h. 30 à 4 h., et de 6 h. à 7 h.

3.—Après un mois d'emprunt tout livre doit être rapporté (sans autre avis), sinon une amende d'un sou par jour de retard et par volume sera réclamée.

4.—Il est absolument défendu aux abonnées d'échanger leurs livres entre elles ou de les passer à d'autres. Prière de conserver les livres avec soin, de n'y faire aucune marque, ni à l'encre ni au crayon; de ne pas plier le coin des pages et de les tenir toujours dans une couverture en papier.

5.—Chacune est responsable des livres qu'elle prend; tout livre perdu ou détérioré sera payé en tout ou en partie, selon l'importance des dégats.

6.—C'est avec une grande reconnaissance que nous recevons les aumônes faites à la bibliothèque. Les bienfaiteurs participeront par là à l'oeuvre si utile, si salutaire de l'apostolat par le livre.

Observation importante. Comme les ouvrages de certains auteurs n'ont pas la même valeur au point de vue moral, si tel livre d'un auteur se trouve dans la bibliothèque, il ne s'ensuit pas que les autres ouvrages du même auteur soient recommandés.

PRÉFACE

Ce petit livre a été écrit pour un milieu restreint et spécial, ce qui n'empêchera nullement le grand public, en quête d'intérêt édifiant, de le lire avec plaisir et profit. L'auteur l'a parlé avant de l'écrire: c'est un livre prêché par un aumônier à des religieuses.

Et cela en explique le sens pratique et le ton familier. Il nous semble, sans effort d'imagination, en tournant les pages voir le chapelain suivant du regard, dans la physionomie de ses sœurs, l'impression produite par ses leçons directes, vécues et, comme il dirait lui-même, à bout portant. Qu'il ait trouvé facile, en suivant Jésus, la tâche de se faire suivre par ses religieuses, c'est ce que nous imaginons plus aisément encore.

Même en restreignant l'ouvrage de M. l'abbé Baron aux communautés religieuses, la faveur qui va l'accueillir et les louanges dont on va le couronner varieront selon la variété des catégories dont se compose la hiérarchie des couvents. Toutes ne le béniront pas de la même main et ne lui feront pas, pour les mêmes raisons, des saluts d'égale profondeur. Les bonnes sœurs converses vont s'exclamer tout de suite:

—Jamais l'Evangile ne nous a paru plus clair, et jamais nous n'en avons reçu, en moins de mots, plus d'applications simples, mortifiantes et justes!

Les professes de chœur, avec plus de réserve prudente, concèderont pour le moins:

—Oui, les applications sont justes, mais un peu abruptes, liées aux faits évangéliques sans excès de ménagements: elles conviennent d'ailleurs plutôt à certains cas exceptionnels et se justifient difficilement dans l'ensemble... du moins de notre communauté. Mais il faut le lire; oh! mes sœurs, il faut le lire!

Et elles le liront, et elles feront bien, et il fera du bien à toutes, même—et qui sait?—surtout à celles qui y prendraient quelque désagrément.

—En tous cas, penseront les novices, dans la candeur de leurs intentions ferventes, si de tels avertissements d'un chapelain ont pu être mérités, nous pouvons dire humblement que le temps en est passé et qu'il ne reviendra plus!

Les postulantes, elles, se contenteront de s'étonner devant les accrocs légers signalés par l'auteur. — Est-ce que cela arrive!—Elles aimeront mieux ne pas voir trop clair dans ces imperfections possibles même au milieu de la sainteté du cloître, et elles se diront en toute sécurité:

—Allons donc! Sommes-nous ici pour reprendre par le menu ce que nous avons donné en bloc en quittant le monde et en nous consacrant à Jésus-Christ?

Et c'est ainsi que, admiré par les unes, atténué par d'autres, aimé quand même et toujours utile, causant parfois des surprises par le réalisme des choses ou la brusquerie des mots, poussant l'abnégation du zèle jusqu'à piquer dans le vif pour mieux fixer certains traits dans les mémoires, l'auteur de En suivant Jésus *arrive sûrement, par des sentiers droits et peu fleuris, à l'esprit et au cœur de ses lectrices. Les portraits qu'il*

crayonne en trois mots sont vrais comme nature. Les traits qui les distinguent saillissent si bien en relief qu'il est fort malaisé à l'original de n'y pas reconnaître sa ressemblance. C'est une procession vivante mise en marche, à la suite du Maître, pour notre enseignement: la procession de tous ces êtres heureux et sacrifiés qui parlent, sourient, se dévouent sous le regard de Dieu, aiment, travaillent et prient pour nous dans les couvents.

Les profanes eux-mêmes qui s'égareront dans ce livre,—et nous le leur souhaitons,—comme en certains grands jours de fête où la loi du cloître est levée on s'égare entre les murs et sous les arceaux d'un monastère, admireront qu'un auteur si franc, renseigné de si près, prompt à la réprimande et sincère jusqu'aux limites de la discrétion, n'ait eu à signaler parmi les œuvres et les vertus héroïques des Sœurs, et plutôt pour les en prémunir, que les restes inoffensifs d'un monde dont elles ne sont pas encore totalement dépouillées et cette poussière des négligences quotidiennes inhérente à l'humaine nature. Ils goûteront ces leçons claires et fortes, toutes jaillies des sources pures de l'Evangile, présentées sans aucun recours à l'écriture artiste et romanesque, sans l'ombre de cette littérature doucereuse et fade, chère aux dévotions oisives, sans nerf, sans luttes, qui n'ont qu'à se laisser faire pour être bercées par le roulis de leurs tendresses.

Louis LALANDE, S. J.

PRÉPAREZ LA VOIE DU MAÎTRE

"Toute chair verra le salut de Dieu."
S. Luc, ch. III, v. 6.

Depuis le péché de nos premiers parents; depuis le jour où la colère divine les chassa du Paradis terrestre, en leur laissant le travail, la maladie, la mort, comme héritage à léguer à leurs descendants, Dieu n'avait pas abandonné l'humanité. Le jour même du châtiment, comme pour en adoucir la rigueur, il avait promis à Adam et à Ève qu'il enverrait dans le monde un Rédempteur.

Durant sa vie de travail, dans les maladies, dans les misères, le peuple juif, gardien de la promesse divine, se consolait à la pensée qu'un jour, un Messie le sauverait, lui rendrait la liberté des enfants de Dieu. Après quatre mille ans, les prophéties reçurent leur accomplissement. Quatre mille ans pour l'attendre!.. Mais, quelle récompense à cette patience de l'humanité!

Il vient aujourd'hui, comme il est venu, jadis, réellement, avec toutes les richesses de ses grâces cachées aux orgueilleux dans la froide nuit de Noël, mais révélées aux humbles dans la Communion quotidienne, naissance eucharistique de l'Enfant-Dieu dans l'humble, mais confiante demeure de notre âme.

En ce temps-là, une voix infatigable criait, sur les bords du Jourdain: "Le Royaume de Dieu est proche.

Préparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera comblée; toute montagne et toute colline seront abaissées; le chemins tortueux deviendront droits, et les raboteux unis. Et toute chair verra le salut de Dieu."

C'est Jean, fils de Zacharie, qui parlait ainsi, à l'entrée du désert de Judée.

Vous supposez quel dut être l'étonnement du peuple Juif. Quelle joie! La prophétie de Daniel, dont on comptait les jours, était accomplie. Le Messie allait donc venir. Et ceux qui vivraient en ce temps-là le verraient, lui parleraient. Le Dieu Emmanuel était à la veille de paraître au milieu des enfants des hommes.

Voyez-vous les foules qui se pressent autour du grand Jeûneur, de l'ascète fils de Zacharie? Entendez-vous d'un bout à l'autre de la Palestine, allant inquiéter jusqu'au fond de son palais, l'ambition et le faste de l'impur Hérode, entendez-vous cette rumeur qui va croissant, et qui renverse sur son passage toutes les autres renommées? Entendez-vous, dans le vent qui passe tout le long du Jourdain, et au-dessus des montagnes de Judée, de Samarie et de Galilée, résonner cet écho formidable: "Le Royaume de Dieu "est proche. Préparez la voie du Seigneur!" Entendez-vous ces acclamations qui ébranlent le sol de la Palestine, qui font frémir sur ses bases de marbre et de porphyre le somptueux temple de Jérusalem?

Voyez-vous l'enthousiasme qui transporte les foules vers cette petite ville de Juda, Bethléem, où les prophètes ont donné rendez-vous au Messie? Voyez-vous la joie délirante de ce peuple oppressé qui médite, dès maintenant, sa vengeance contre Rome, quand aura sonné l'heure de la délivrance; quand il marchera

à la suite de son Messie, vainqueur de l'orgueil romain, à la conquête de sa liberté ? Voyez-vous l'allégresse sur le visage des femmes qui se demandent entre elles: "quelle sera la mère de ce Messie;" dans les yeux des enfants qui se murmurent: "nous grandirons avec lui;" dans le geste grave des hommes qui pensent: "il nous enseignera la vraie voie de la délivrance?"

Préparez-vous; le Seigneur va venir!

Eh! bien; de joie, d'enthousiasme, il n'y en eut pas. Le peuple Juif était endurci. Bien des prophètes l'avaient préparé à la venue du Messie; bien des prophètes lui avaient dit de purifier son cœur, d'observer plus fidèlement la Loi de Dieu; que ce serait là, la meilleure manière de se préparer à la venue du Messie. Il ne les avait pas écoutés; et, pour ne plus les entendre lui reprocher ses désordres, il les avait fait mettre à mort.

Jean ne fut pas mieux écouté. Le Saint Précurseur avait contre lui la haine et la jalousie d'Hérode. Servi par ses courtisans et aidés par les pharisiens, adulateurs hypocrites des Césars et traîtres à la loi de Moïse, le tétrarque eut facilement raison de ce prophète qui critiquait sa vie publique et surtout sa vie privée. Cette prédication de Jean au sujet du nouveau roi des Juifs qu'il savait sans doute devoir venir le remua au fond de l'âme. Chercha-t-il positivement la mort du Baptiste?... Rien, dans l'Evangile, ne le fait supposer. Mais nous savons que la tête du prophète tomba peu après sous le glaive d'une juive impudique. C'était le commencement de la haine qui s'alluma contre le Sauveur lui-même, dont Jean annonçait le prochain royaume, et dont Hérode était déjà jaloux. Comme il fit à Jean, ainsi les Juifs

feront à Jésus. Ils chercheront à lui fermer la bouche, et ne pouvant y réussir, ils le mettront à mort. Et c'est pour ne pas avoir écouté Jean; c'est pour avoir méconnu son Messie, c'est pour avoir crucifié son Sauveur, que le peuple Juif traverse aujourd'hui le monde avec, sur son front, la tare indélébile du déicide.

Le Christ, sauveur du monde, est venu, il y a mille neuf cents ans. Il est né sous le toit d'une étable, et la Vierge Marie, sa Mère, n'eut pas d'autre berceau à lui donner qu'une crèche. Il est venu. Et pourtant, je vous répète, comme Jean: "Préparez la voie du Seigneur. Rendez droits ses sentiers. Toute vallée sera comblée. Toute colline et toute montagne seront abaissées. Les chemins tortueux seront redressés, les raboteux aplanis. Et toute chair verra le salut de Dieu."

Ne soyez pas de ces âmes présomptueuses qui disent: "Il doit venir... J'ai le temps de me préparer!" Ne soyez pas de ces âmes tièdes, indifférentes, qui acceptent toutes les circonstances de la vie avec un flegme désastreux pour leur conscience: "Il doit venir... Qu'il vienne!" Ne soyez pas de ces âmes légères, étourdies, irréfléchies qui disent: "Il doit venir...Nous le verrons!"

Ames présomptueuses, il pourrait bien ne pas venir! Ames paresseuses, il pourrait bien venir plus tôt que vous ne pensez! Ames ambitieuses, il pourrait bien vous reprocher de trop compter sur lui, et de ne rien lui offrir de vous-mêmes!

Vous voulez qu'il vienne, vous voulez le voir; préparez-lui la voie. Ce Messie, divin époux de vos âmes depuis le jour de vos religieuses épousailles dans

la chapelle de votre Noviciat, il pourrait dire à chacune de vous: "Tu veux me voir; viens à moi." Il vous dit: "Je viens, me voici. C'est moi-même qui "vais à toi; mais prépare-moi la voie."

Ne soyez pas de ces âmes ignorantes, ou de ces âmes endormies, ou de ces âmes aveugles, qui disent avec désolation: "Il doit venir... Quel chemin prendra-t-il?"

A quelque distance que vous soyez de votre profession religieuse, vous devez le savoir. Qu'avez-vous fait de ce temps précieux de votre noviciat, si vous ne connaissez pas les voies de Dieu? Qu'avez-vous fait de vos premières années d'expérience dans la vie religieuse, si vous ne savez pas le vrai chemin qui mène à Dieu? Quand le prêtre, nouveau Jean-Baptiste, vous appelle, et crie: "Préparez la voie du Seigneur", ce n'est pas une vulgaire foule d'auditrices qu'il veut voir devant lui, groupées en curieuses pour écouter des paroles plus ou moins berceuses sur une mièvre poésie de Noël. Ce n'est pas une vulgaire foule de banales auditrices qu'il vous faut être, écoutant avec indifférence, ou attendant avec impatience que la prédicateur vous peigne un beau ta[illegible], avec de la neige sur les toits et au creu des rochers, avec de la paille dans la crèche, et les saints personnages tout autour de l'Enfant divin qui tend sa menottess potelées. Ce n'est pas de la sentimentalité qu'il faut retirer de certaines fêtes poétiques de l'année liturgique, comme l'on serait tenté de le faire pour la fête de Noël, mais le sentiment réel et profond que cette fête renferme une leçon, une doctrine substantielle, solide, sévère parfois, mais toujours sûre et enseignant la vraie voie de Dieu.

Préparez la voie du Seigneur.

Dans les temps anciens les grands d'Orient voyageaient avec un héraut qui les précédait et annonçait l'arrivée du voyageur illustre. Devant ce personnage des pionniers allaient, qui préparaient le chemin qu'il devait suivre. Ils comblaient les ornières, adoucissaient les montées trop rudes, en un mot, égalisaient le terrain en le déblayant de tout obstacle qui aurait rendu le voyage plus long et plus pénible.

Faites pour le Maître de vos âmes ce que les pionniers d'autrefois faisaient pour les grands d'Orient.

Remplissez les vallées.

Remplissez les vides creusés dans votre vie par l'omission de vos devoirs de religieuses. Il y a des omissions qui creusent de grands vides dans la vie religieuse; et comme vous ne vous en apercevez pas dès le commencement, vous laissez l'abîme s'agrandir, s'élargir, se creuser davantage sous vos pas. Ainsi que des ascensionistes qui ont chu au fond d'un précipice, vous en réalisez trop tard souvent la profondeur. Le retour dans l'ascension vers Dieu paraît si difficile, si laborieux que le découragement saisit plus d'une âme qui se laisse mourir au fond, loin de Dieu.

Remplissez les vallées.

Que par une nouvelle énergie, obéissant aux moindres points de la règle, et fidèles à vos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers vous-mêmes, votre vie religieuse soit pleine de bonnes actions. Voilà pour la vie présente. Pensez-vous au passé ? Comblez ce qui vous y paraît vide par l'humilité et la contrition; et n'y pensez plus. Ne revenez pas en arrière

sur la route du passé. Les vides, s'il y en eut, furent comblés par les grâces de la miséricorde divine.

Abaissez les montagnes et les collines. L'orgueil cherche toujours à s'élever par la compétition même dans la vie religieuse: orgueil de l'esprit, orgueil du cœur, orgueil des manières, orgueil des prétentions, orgueil dans les conversations. Abaissez toutes ces montagnes d'orgueil: le Dieu qui veut naître en vos âmes est un Dieu d'humilité.

Redressez les chemins tortueux. Redressez ces intentions qui ne sont pas droites et pures. Chemin tortueux, que ce bien que l'on fait sans intention de plaire à Dieu, pour sa propre satisfaction, quand, encore, l'on ne se reconnaît pas soi-même auteur de ce pauvre petit bien. Chemin tortueux, que cette action faite pour se faire applaudir, estimer du monde; pour attirer les regards, ou pour en retirer un bénéfice trop nettement humain, sans avoir en vue la seule gloire de Dieu.

Chemin tortueux, que cette double vie sous le couvert d'une fausse dévotion.

Chemin tortueux, que cette charité feinte qui flatte son prochain pour atteindre un but calculé.

Chemin tortueux, que ce service rendu à contre-cœur, et cette compensation que l'on s'adjuge sans raison, sans permission.

Chemin tortueux, que cette petite malice voulue, concertée, et qui se met à couvert sous le voile d'une apparente ingénuité.

Redressez tous ces chemins tortueux; ils ne conduisent pas à Dieu. Bien plus, ils sont comme ces sentiers biscornus que l'on suit inconsidérément en forêt. L'on s'y perd. Dans la vie religieuse, il en est de

même. Sous les ombrages d'une fausse dévotion, l'on s'en va gaiement par des sentiers que l'on se trace soi-même. On marche, on marche... De temps en temps, l'on arrive à une clairière, et, dans une clarté trompeuse, résultat d'une dévotion insensée, égoïste, l'on s'imagine voir resplendir le grand soleil de la grâce de Dieu. L'on avance toujours dans ce mirage du Malin, jusqu'à ce que l'on réalise cette triste situation: une âme égarée loin de Dieu sur les chemins tortueux de la fausse dévotion.

Redressez tous ces chemins tortueux. Allez à Dieu avec une grande pureté d'intention, sans tergiversations, sans puérilité. Redressez tous ces chemins tortueux. Le Dieu qui veut naître en vos âmes est un Dieu de simplicité.

Aplanissez les sentiers rocailleux. Obstacles sur le chemin de votre vocation, que ces inégalités plus ou moins choquantes qui se remarquent dans votre humeur; ces contrastes dans votre conduite, même dans votre dévotion. Aujourd'hui, tout est beau, tout est grand. Vous aimez votre vocation. Vous avez fait une fructueuse méditation; vous avez gardé fidèlement vos résolutions. Vous ne marchez pas sur la voie de la perfection, vous y volez! Le lendemain, un grand crac! Ruine spirituelle qui jette le désarroi dans votre âme. Il ne faut pas confondre cet état avec l'épreuve divine. Dieu sème des épreuves sur le chemin de la vie religieuse; il n'y jette jamais les cailloux qui vous meurtrissent jusqu'au découragement. Dieu peut vous demander la vraie componction; mais jamais d'abdiquer votre bonne humeur, votre entière et confiante soumission à sa Volonté!

C'est souvent vous-mêmes qui semez des obstacles sur votre route. L'épreuve divine n'est pas la désolation, ni même la sainte tristesse. "Un saint triste est un triste saint." Saint François de Sales vous le repète assez souvent. J'aime mieux la gaieté dans les épreuves quotidiennes que cette fausse componction que l'on baptise du nom de sainte tristesse.

Chemin raboteux où l'on s'en va cahin-caha, que ces manières revêches, ces paroles piquantes, ces mots rudes, ces reparties blessantes.

Chemin raboteux, que ce zèle intempestif qui se froisse de se voir arrêter même par la règle qui ne le demande nullement.

Poussières, obstacles sur votre voie, que ces inconstances dans vos résolutions, ces infidélités dans l'accomplissement de vos devoirs religieux, ces impatiences dans les contradictions, ces colères devant les gaucheries du prochain, ces jalousies à la constatation du bien d'autrui.

Rendez droits les sentiers du Seigneur. Le Dieu qui veut naître en vos âmes est un Dieu de paix, de douceur, de pureté, de charité.

Toute chair verra le salut de Dieu. Voulez-vous voir le salut de Dieu? Faites ce que le prophète exige au nom du Seigneur. Ce n'est pas lui, en effet, qui parle. Il parle au nom de Dieu. "La voix de Dieu s'est fait entendre à Jean, fils de Zacharie." Vous le verrez dans une foi plus lumineuse qui éclairera votre vie religieuse et vous guidera plus près du Dieu que vos soupirs appellent. Vous le verrez et le possèderez dans une charité plus forte, plus ardente, qui

réchauffera votre cœur et activera votre volonté, jusqu'au jour où, dans un Ciel sans fin, dans la joie ineffable du Salut accompli, vous verrez ce Dieu face à face et le possèderez pour l'éternité.

A NAZARETH

"Que votre volonté soit faite, et non la mienne". Luc XXII, 42.

Dieu est la Sagesse même. Toutes ses œuvres sont marquées au coin de cette perfection divine.

Au Paradis terrestre, il promit à Adam et Ève un Rédempteur. Il attendit quatre mille ans avant d'accomplir sa promesse. Pourquoi?... Incompréhensibilité des desseins de Dieu! Ce fut quarante siècles après la faute originelle que le Verbe pris de pitié pour l'humanité dit à son Père: "Me voici!..."

Jésus descend sur la terre. Pour opérer d'un coup notre rédemption?... Non. Il attendra pendant trente ans, dans la pratique de toutes les vertus. Il y en a qui voudraient que tout se fît en Dieu par des coups extraordinaires, miraculeux. "Mais, dit saint Augustin, si Dieu faisait tout par miracle, il effacerait ce qui a été fait par miséricorde."

Jésus est venu sur la terre pour donner l'exemple; pour prêcher, pour mourir. La mort viendra à son heure, la prédication aussi. Pour le moment, il donne l'exemple: l'exemple des vertus que nous devrons nous-mêmes pratiquer.

Approchons avec respect de cette humble demeure de Nazareth, où le Fils de Dieu se fait, pendant trente années, le modèle de toutes les vertus; et demandons-lui la grâce de nous accorder les deux vertus fondamentales de toute vie chrétienne: l'Humilité, la Religion.

Une erreur communément répandue parmi les chrétiens peu fervents, c'est que l'humilité est une vertu exclusivement réservée pour les cloîtres. C'est une erreur profonde. Lorsque le Maître dira: "Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur." ce n'est pas seulement le conseil, c'est le précepte de l'imiter qu'il formulera ainsi. Et il en aura le droit; car, il n'est pas de ceux à qui l'on peut dire, parce qu'ils ne pratiquent pas ce qu'ils enseignent aux autres: "Medice, cura teipsum. Médecin, guéris-toi, toi-même." Ce qu'il prêche, il l'a observé jusqu'à la plus haute perfection. Voilà pourquoi l'Evangile dit de Jésus: "Cœpit facere et docere." Il prêcha par l'exemple avant de prêcher par la parole."

L'exemple de l'Humilité, Jésus nous le donne dans le choix de son pays, dans le choix de ses parents, dans le choix de sa condition.

Son pays!... C'est le plus humble de la Palestine. C'est la Galilée; et dans la Galilée, c'est Nazareth.

La Galilée!.. . Les docteurs de la Loi la méprisent. la plus grossière insulte que ces pharisiens peuvent dire à un étranger, c'est qu'il est aussi stupide qu'un Galiléen. Rappelez-vous avec quel dédain la servante jeta, à la face de Pierre, dans la cour du Prétoire: "Eh! toi aussi tu m'as l'air de faire partie de la bande du Galiléen!..." Et les docteurs de la Loi, orgueilleux et stupides à la fois, ne disaient-ils pas en manière de bravade: "Est-il jamais sorti quelque chose de bon de Galilée?"...

Nazareth!... Au temps du Sauveur, c'était une petite ville de quatre mille habitants. Elle possédait une synagogue. C'est tout. La domination romaine qui tenait dans ses griffes de louve la Palestine entière, ne la connaissait même pas.

Qu'ajoutait donc à la conquête de César la jolie poésie de cette Nazareth fleurie dont il ignorait la signification prophétique?

Que lui faisait cette ergoteuse synagogue juive?

Que lui faisait cette humble maisonnette adossée à un rocher, à l'entrée du village?

Que lui faisait cette petite boutique de charpentier isolée au bord d'un champ?

Que lui faisait ce chemin pierreux que, dans les clairs matins, suivaient les brunes juives allant à la fontaine?...

Le peuple romain n'avait-il pas mieux que cela dans sa chère Italie, sous son gai soleil?

N'avait-il pas son Capitol, son Forum et ses rhéteurs fameux?

N'était-il pas fier de ses temples grandioses, de ses palais fastueux?

N'était-il pas orgueilleux de ses voies triomphales que faisait résonner le pas vainqueur des légions impériales lui rapportant la gloire des quatre coins du monde?

N'était-il pas jaloux de son ciel toujours bleu, de ses campagnes toujours vertes; et dans ses jardins magnifiques, sous la fraîcheur des ombrages, les eaux de ses fontaines ne chantaient-elles pas aussi leurs murmurantes caresses aux flancs des vasques de marbre?

Nazareth!... A vingt-cinq lieues de Jérusalem, elle ne comptait même pas!...

Elle ne comptait pas; mais elle compte aujourd'hui, pour la chrétienté.

C'est là que le Ciel est descendu. C'est là qu'un Dieu-Homme a vécu dans l'Humilité.

C'est là que les anges contemplaient avec admiration le mystère du Verbe fait chair, et adoraient le Dieu Emmanuel dans son premier tabernacle.

Nazareth! C'est aujourd'hui que l'on saisit la divine et réconfortante poésie de son nom: corbeille de fleurs. Quand le pèlerin, venant de Jérusalem, la contemple de loin, elle apparaît dans la verdure; et ses blanches maisonnettes, souriantes dans le soleil, ressemblent vraiment à un bouquet de fleurs. Et l'on ouvre son cœur au grand air bleu d'Orient pour respirer le parfum de la tige de Jessé.

Ses parents!... Eux aussi, il les a choisis pauvres et inconnus. Ils sont de race royale, c'est vrai, et cela va très bien à sa divinité; mais de race royale éteinte, vaincue, méprisée, et cela va très bien à son humanité En ce temps, ils n'étaient pas connus, parce qu'ils étaient pauvres et ouvriers. Aujourd'hui le monde chrétien les connaît et les honore. Dans l'écrin de l'Eglise catholique, riche de tant d'autres trésors, ils sont ses plus beaux joyaux, ciselés par le divin Ouvrier de la création, et burinés par la Grâce. Ils se nomment Marie et Joseph. Marie et Joseph vivaient de leur travail. Jésus, lui aussi, travailla.

Voyez-vous ce jeune adolescent au seuil de l'échope du charpentier Joseph? Le voyez-vous, les bras et les jambes nus, travaillant modestement, courageusement, pour gagner le pain quotidien? C'est Lui, Jésus, le Verbe incarné, le Fils de Dieu.

Quel contraste entre ces œuvres basses et celles dont il s'occupait dans le sein de son Père!... Il n'aurait qu'un mot à dire, et du modeste atelier il fera[illegible]n palais. Il n'a qu'à le vouloir, et, à l'heure [illegible] jeux ou du repos, il pourrait éblouir ses petits [illegible]marades. Dans la synagogue, il pourrait s'ériger en docteur, en scribe fameux, et recommencer chaque jour, pour qui voudrait l'entendre, l'étonnement qui avait saisi les docteurs de la Loi dans le temple de Jérusalem. Il pourrait d'un coup éclipser l'antique sagesse de Salomon; faire de Nazareth un centre intellectuel, philosophique, rival de Rome et d'Athènes. Et tout de suite ce serait la gloire. L'on viendrait l'entendre, le consulter. Il pourrait, d'un geste, changer sa dure condition, et dans une gloire d'apothéose, ce serait l'enivrement du peuple Juif, exaltant son Messie. Sa renommée ébranlerait le trône de César, et le placerait, lui, sur le trône d'une universelle admiration!... Il ne fait rien, ni pour lui, ni pour ses parents, ni pour son pays.

S'il n'y a pas là de l'humilité, dites-moi où il y en a. Et quand je songe que c'est un Dieu qui nous donne un tel exemple, je me sens trembler d'effroi à la pensée que ce Dieu, d'un geste, pourrait punir épouvantablement nos orgueils.

Oh!... Je le sais. Les impies s'étonnent et rient de tant d'abaissement. Mais, que font donc à Dieu nos conditions humaines?

Que font à Dieu nos villes lumineuses et nos palais dorés? Le ciel n'est-il pas son habituelle demeure? N'est-il pas l'éblouissant soleil qui fait resplendir les

rubis et les saphirs qui pavent les rues de la vraie et éternelle Jérusalem ?

Que font à Dieu nos joies, nos richesses éphémères ? N'est-il pas l'indéfectible joie des saints et la richesse des élus ?

Que font à Dieu nos chancelantes positions sociales ? N'est-il pas le Roi immortel des mondes qu'il a créés; et en faisant asseoir à sa droite le Christ ressuscité, n'a-t-il pas partagé avec lui la royauté des mondes rachetés ?

Que font à Dieu nos lignées estropiées et nos titres vénaux ? N'est-il pas le Créateur duquel nous tenons l'être; et les biens que nous avons aujourd'hui ne sont-ils pas qu'un peu plus de poussière ajoutée à la nôtre, qu'un souffle de Dieu peut disperser demain ? Eh! quoi ?...Parce que Joseph exerçait une humble profession ?... Mais, le travail était un honneur chez les Juifs. Le paresseux était honni de ses concitoyens. Parce que Marie, quoique mère d'un Dieu, s'adonnait aux soins journaliers du ménage ?... Mais, elle montrait ainsi, la Vierge toute pure, qu'elle pouvait passer au milieu du monde, sans toucher à sa fange. Parce que Jésus vivait sans prestige, sans gloire ?... Mais, c'est en restant pauvre, inconnu, dédaigné qu'il nous montre qu'il se suffit à lui-même. Ce n'est ni l'impuissance, ni le dédain qui le réduisent à cette abjection, c'est le désir immense, infini, divin, de nous enseigner l'Humilité.

Le second exemple que nous donne Jésus à Nazareth, est celui de la prière. Le Dieu auquel s'adressent nos prières priait lui-même. Quel mystère!... Il priait

même beaucoup plus souvent que nous ne prions nous-mêmes. La loi mosaïque avait divisé le jour en quatre parties pour la prière.

Comme tous les juifs d'alors, il demandait la rédemption d'Israël. Il la demandait pleine et entière; et entrevoyant le jour où sa dernière prière rédemptrice s'arrêterait sur ses lèvres : *Consummatum est*, il répétait, sans doute, la parole qu'il avait déjà dite en venant sur la terre: "Mon Père, me voici pour faire votre volonté."

C'était là sa prière par excellence; car toute prière doit, ici-bas, demander l'accomplissement de la volonté divine. En Jésus, toutes ses pensées, toutes ses aspirations, toutes ses préoccupations rédemptrices aboutissaient à l'abandon de cette prière: "Mon Père, me voici pour faire votre volonté."

L'Incarnation, c'était la volonté de Dieu.

Bethléem, c'était la volonté de Dieu.

L'Egypte, la fuite sur la terre d'exil, c'était la volonté de Dieu.

Nazareth, la vie cachée, obscure, c'était la volonté de Dieu.

Le Calvaire, la mort atroce sur une croix, il s'y achemine tous les jours en faisant la volonté de Dieu.

Jésus ne faisait pas de ses actions la seule prière de sa vie. Il priait encore comme nous prions nous-mêmes. Il récitait, aux heures déterminées, les formules, les psaumes les cantiques que Marie et Joseph lui avaient appris dans sa toute première enfance.

Jésus ne s'en tenait pas pharisaïquement aux prières commandées; il faisait encore prier son cœur. Aux

heures de repos, nécessaires et longues sous le ciel ardent de Palestine, il devait se retirer à l'écart, seul avec son Père céleste, et lui dire de ces choses ineffables qu'un Dieu seul peut dire à un Dieu.

Souvent, aussi, quand la contemplation des œuvres de son Père l'entraînait dans la campagne, il gravissait une des collines de Nazareth, comme s'il eût voulu être plus près du Ciel. Dans le parfum des amandiers et des citronniers cachés aux plis des collines, il montait, lentement, comme sur un autel dont chaque brin d'herbe, chaque fleur était une décoration, chaque parfum un encens, chaque cri d'oiseau une mélodie.

Il songeait à ce premier autel où, victime sanglante, il se sacrifierait volontairement pour les péchés du monde.

Il songeait à ces mille calvaires d'où son sang purificateur coulerait continuellement pour le renouveau des âmes dans les grâces de la Rédemption.

Il songeait aux autels de l'avenir où, victime expiatoire, il s'immolerait tous les jours, des milliers de fois par jour, pour le salut des âmes.

Il songeait aux autels de l'avenir où la pureté des cœurs se mêlerait à la richesse des ors; où la prière universelle et la prière privée, s'unissant à la sienne dans la pompe des cérémonies comme dans l'humble silence du sanctuaire, monteraient "sans intermittence, vers Dieu le Père des miséricordes."

Et songeant à ceux qui feraient plus tard, l'imitant, la volonté de son Père et la sienne, il apercevait, sur les routes de l'avenir, la marche triomphante de ses Apôtres, et la main tendue pour les bénir, le regard au ciel, il murmurait dans l'extase divine la prière de

toute sa vie: "Mon Père, les voici pour faire votre "volonté."

Pratiquez l'humilité; vous en avez tant d'occasions. La pratique de la vertu est plus à votre portée que vous ne le croyez. Il n'est pas nécessaire de vous ingénier à trouver des actes d'humilité à pratiquer quand la vie quotidienne vous en fournit une ample moisson. Jésus n'a rien fait d'extraordinaire; et c'est cela la vertu. Réfléchissez. Rien de plus extraordinaire que de faire des choses ordinaires. Il est rare, en effet, de trouver en religion des âmes qui savent saisir à chaque instant, dans les moindres détails de chaque jour, l'occasion fréquente de la pratique de la vertu. Et si je n'ose pas dire que l'on gâte ses moindres actes de vertus par un tantinet de satisfaction humaine, du moins je dirais qu'à vouloir chercher les grands actes de vertus l'on n'est point agréable à Dieu, que c'est même une marque de l'orgueil, une aberration de l'esprit, une tendance à la présomption que de viser aux sublimes actes de vertus, quand, tous les jours, l'on méprise, ou du moins, on laisse passer inconsidérément les petites occasions des vertus faciles. Rien de plus facile que de pratiquer les actes de vertus élus par soi-même; rien de plus méritoire que d'accepter ceux qui nous sont demandés par Dieu.

Priez. La prière n'est pas un continuel remuement des lèvres. Ce n'est pas une cataracte de formules assourdissantes. C'est l'élévation de l'âme vers Dieu. Comme Jésus montait sur les collines de Nazareth pour être plus près de son Père, nous donnant en cela

une leçon, ainsi montez à Dieu par la prière. Il arrive souvent que vos oraisons, vos méditations ne vous sont d'aucun profit, vos prières d'aucune utilité, parce que vous n'y demandez pas l'accomplissement de la Volonté de Dieu. Vous cataloguez, vous étiquetez tous vos petits désirs, et vous pensez que Dieu doit y soumettre sa divine volonté. Le résultat, le voici: L'on se retrouve avec les mêmes vains désirs de sainteté, les mêmes velléités de perfection, les mêmes caprices, les mêmes défauts; je n'ose pas dire: les mêmes péchés. Votre âme est ouverte à tout, à tout, excepté à Dieu. Et vous vous étonnez de ne pas sentir la présence divine dans votre vie spirituelle!... Que voulez-vous?... Il vous manque la vraie prière qui appelle Dieu en toute âme et l'y retient, la prière de Jésus: "Me voici, pour faire votre volonté."

Que votre travail quotidien soit votre humilité quotidienne. Acceptez-le; accomplissez-le sans murmure, avec honneur, vous rappelant sans cesse que le Christ lui-même a travaillé.

Que votre travail quotidien soit votre prière quotidienne, puisque c'est la volonté de Dieu, et que Jésus n'avait pas d'autre prière que celle-ci: "Mon "Père, que votre volonté soit faite!"

Laissez ce siècle d'orgueil à son orgueil. Pour vous, soyez humbles. Et priez. Comme le monde se sauvait en imitant la vie de Jésus, ainsi ceux qui vous entourent, voyant votre vie religieuse d'humilité et de prière, se sauveront en imitant votre exemple.

LA VOIE DE LA VÉRITÉ

"Je suis la Voie; je suis la Vérité."
Jean XIV, 6.

La cause initiale de toute vocation à l'état religieux, c'est Dieu. Ce n'est pas une vague sensiblerie, une rêveuse et fausse piété. Ce n'est pas la ruse, la paresse, le dégoût de la vie qui fermente aux cœurs parfois bien jeunes des blasés de la vie. Ce n'est, enfin, aucune circonstance ni volonté humaine; c'est la volonté divine; c'est la circonstance divine de la grâce. C'est le libre choix de Dieu sur une âme. "Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui "vous ai choisis." Voilà la parole explicatrice de toute vocation: l'appel de Dieu.

Cet appel demande, exige des sacrifices. Mais aux âmes religieuses appelées sur la voie royale de la croix les sacrifices ne font pas peur. Jésus-Christ qui y marche à la tête du cortège triomphal des vocations donne aux élues qui le suivent la force de l'imiter, leur promettant qu'elles partageront sa Gloire après qu'elles auront partagé ses souffrances. La croix ne leur fait pas peur; c'est elle, au contraire, qui les attire.

Une sage payen a dit: "Les dieux ont mis les pleurs "et la fatigue au commencement de la carrière de la "vertu." Jésus a mis les pleurs et la fatigue au commencement et tout le long de la carrière religieuse;

mais il y a placé, aussi, ce que le paganisme ne pouvait donner, la paix et la joie des consolations divines. "En vérité je vous le dis, c'est la gloire de mon Père, "que vous soyez mes disciples. Celui qui m'aime, "qu'il prenne sa croix et qu'il me suive... Vous "pleurerez, vous serez affligés; mais votre affliction "se changera en joie. Vous êtes maintenant dans la "tristesse; mais je vous reverrai, et votre tristesse se "changera en joie, et cette joie, nul ne pourra vous la "ravir." Et de savoir qu'elles reverront Jésus au milieu de leurs souffrances; de savoir qu'il sera là, auprès d'elles, aux heures des durs sacrifices, pour soutenir, de sa main divine, le lourd fardeau de la croix, leur fait entreprendre en souriant le chemin de la vie religieuse.

"Je suis la Voie."

La voie qui conduit au Ciel... l'homme l'avait perdue. A cela, rien d'étonnant. L'homme n'écoutait plus les inspirations de sa conscience. Il s'en allait sur tous les chemins de la vie, excepté sur le bon. La passion l'aveuglait; l'orgueil le guidait.

Dieu, qui est la Bonté même, eut pitié de cet aveuglement et voulut sauver cette orgueilleuse indépendance. Il descendit du ciel sur la terre, pour enseigner à l'homme qui l'avait oublié, le chemin de la terre au ciel.

"Je suis la Voie."

Le monde fut étonné, stupéfait de cette parole dite avec assurance, et du chemin que prenait lui-même celui qui la disait. Il avait cru aller au bonheur, au repos, aux Champs-Elyséens, par les voies de la

volupté, des richesses, de l'orgueil, de la science... Et voici qu'aujourd'hui, cet homme qui s'appelle Jésus, vient lui dire qu'il se trompe. Il regarda la route qu'il prenait; et voici ce qu'il vit.

Il vit la route de Bethléem, faite de fatigues et de privations...

Il vit la route aride de l'exil...

Il vit la route de Nazareth, ensoleillée, sans doute, et parfumée des senteurs qui montent des plaines fleuries d'Esdrelon, mais ignorée, dédaignée, même, parce qu'elle venait de Galilée...

Il vit la route évangélique de ses prédications...

Il vit le jardin de Gethsémani et l'obscure trahison ; la cour du Prétoire, retentissant des coups de la flagellation...

Il vit la voie ensanglantée du Calvaire.

Et il ne vit plus rien...

Un frisson d'horreur secoua le monde, le vieux monde payen ; et, comme c'était sur ces routes-là qu'il fallait le suivre, le monde, indolent et voluptueux, l'abandonna.

Jésus continua sa route, criant toujours: "Je suis la voie!..." Il fut seul, d'abord. Qui donc n'est pas seul quand il entreprend une grande œuvre ?... Mais, peu à peu, son cortège grossit; et aujourd'hui, le voyez-vous passer avec, sur ses épaules, une lourde croix? Le monde n'en a plus peur. "Prenez ma croix, et suivez-moi...". Et chacun, à son tour, prend sa croix et le suit.

Le voyez-vous passer, à la tête du cortège, sur la voie triomphale de la pénitence, de la pauvreté, de la chasteté, de l'obéissance, de l'humanité ?

Les fatigués de la vie et de ses passions, les blasés, les désespérés le suivent, parce qu'il dit: "Venez à "moi, vous tous qui êtes accablés et je vous soulage-"rai;" et qu'il leur raconte, chemin faisant, la parabole de l'Enfant prodigue et celle du Père de famille.

Les orgueilleux, les indépendants le suivent, parce qu'il dit: "Dieu n'aime pas l'orgueil et le faste;" et qu'il leur raconte l'histoire du Publicain et du Pharisien.

Les riches, les opulents le suivent, parce qu'il dit: "Faites du bien à vos frères; faites-vous des amis, ici-bas, qui vous recevront dans les demeures éternelles... Si vous voulez être parfaits, vendez ce que vous possédez et suivez-moi;" et qu'il leur parle de la porte basse, où il est plus facile à un chameau de passer, qu'il ne l'est à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux.

Les savants, les philosophes le suivent, parce qu'il dit: "Celui qui me suit sait toutes choses; il ne va pas "dans les ténèbres. Je vous enseignerai mes mystè-"res, et vous serez capables de grandes choses."

Tous, ils sont là, sur la vraie voie qui conduit au salut, semant comme le Christ, le bon exemple et la bonne parole. Tous, ils sont là, sur la vraie voie du ciel; et ils sont convaincus, en effet, que c'est la vraie. Comptez, si vous le pouvez, tous ces amants volontaires de la souffrance et du dévouement. Interrogez-les.

Voici les religieuses, voici les religieux. —O vous, quoi donc vous entraîne à la suite de Jésus?...

—La Vocation. Il disait: "Laissez les petits enfants venir à moi"' Pour l'aider, pour arracher l'enfance à l'impiété, nous nous consacrons à son éducation et à

son instruction. Il guérissait les malades. Comme lui, vous nous voulons les guérir. Il soulageait les pauvres. Comme lui, nous voulons les soulager.

Voici les missionnaires.

—O vous, quoi donc vous entraîne à la suite de Jésus?...

—La Vocation. Il allait à la recherche de la brebis perdue. Comme lui, nous voulons sauver les âmes qui se perdent. Il a souffert pour elles. Comme lui, et pour elles, nous voulons souffrir. Il a donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour la Rédemption du monde. Comme lui, s'il nous demande le martyr, nous donnerons notre vie pour le rachat des infidèles.

Voici les moines, et les religieuses des cloîtres.

—O vous, quoi donc vous entraîne à la suite de Jésus?...

—La Vocation. Pour nos péchés il a souffert jusqu'à la mort. Pour nos péchés et pour les péchés des autres, nous voulons être des victimes expiatrices. Nous voulons flageller notre chair; nous voulons la broyer dans l'étau de la souffrance; nous voulons la crucifier.

Voici les prêtres.

—O vous, quoi donc vous entraîne à la suite de Jésus?...

—La Vocation. Comme il a donné l'exemple, nous voulons donner l'exemple. Nous voulons faire fleurir au milieu du monde les lys de la chasteté. Nous voulons faire resplendir la vérité aux yeux de ceux qui la cherchent. Nous voulons faire goûter à tous l'inaltérable joie que procure l'accomplissement des commandements divins. Nous voulons passer en faisant

le bien. Il a consacré nos mains, il a purifié nos cœurs. A notre voix, il se fait victime sur l'autel. Il nous offre son corps en nourriture et son sang en breuvage. Il nous a envoyés pour partager avec tous le sacrifice eucharistique. Fidèles à notre mission, nous voulons rompre le pain de la parole et le pain de l'autel; nous voulons enseigner les intelligences et nourrir les âmes."

Et quand ceux-là seront passés, d'autres religieux, d'autres religieuses, d'autres missionnaires, d'autres moines et d'autres prêtres se lèveront aux accents de cette même parole: "Venez, et suivez-moi!" Et ils marcheront à la suite de Jésus, sur la voie des vocations, convaincus que cette voie est la vraie, parce qu'il a ajouté: "Je suis la Vérité."

"Je suis la Vérité."

La Vérité!... L'homme la cherchait et ne la trouvait pas, parce qu'il la cherchait en dehors de Dieu. A cela, rien d'étonnant. La science qui se passe de Dieu, la science d'aujourd'hui comme la science d'hier, patauge dans le sophisme et s'égare dans l'erreur.

Dieu eut pitié de tant d'ignorance et voulut éclairer cette fausse science du monde. Il descendit du Ciel sur la terre pour enseigner au monde où se trouve la Vérité.

"Je suis la Vérité."

Le monde fut étonné, stupéfait de cette parole dite avec tant d'assurance. Il avait cru posséder la Vérité, la vérité scientifique, la vérité philosophique, la vérité religieuse. Il avait eu Platon et Aristote,

Socrate et Confucius. Et voici qu'aujourd'hui, cet homme qui s'appelle Jésus vient lui dire que tous ses grands hommes se sont trompés, grossièrement trompés. Il étudia la vie de cet homme et chercha l'école qu'il avait fréquentée. Voici ce qu'il vit.

Il vit un tout petit enfant de douze ans qui fréquentait la Synagogue de Nazareth. Il vit une humble femme, ignorée de ses compagnes, assise à l'ombre des amandiers, et expliquant à son fils, trop pauvre pour fréquenter les hautes écoles juives, le sommaire de la loi Mosaïque.

Il vit un bel adolescent, très modeste, se promenant, aux heures fraîches du soir, dans les sentiers silencieux aux flancs des collines de Nazareth; s'arrêtant souvent pour prier, et, dans sa prière, méditant de grandes choses.

Il vit un homme, toujours obéissant, travaillant dans l'échoppe du charpentier Joseph, tout en parlant de la Rédemption d'Israel. Il vit un homme pauvrement vêtu, suivi de douze pêcheurs ignorants qui étaient toute son école, et qui, un jour, après lui, devraient prêcher une nouvelle doctrine.

Il vit cet homme, chassé d'une province à l'autre, parlant toujours, comme pour braver le sort ou les factions haineuses qui grondaient autour de lui.

Il vit que cet homme causait avec Pilate, et lui disait: "Quiconque veut connaître la vérité, n'a qu'à écouter ma parole." Et Pilate, sceptique, répliquait: "La Vérité... Qu'est-ce donc que la Vérité?..."

Alors, le monde qui voulait s'en débarrasser, se rua sur Jésus; il le traîna hors de la ville, et le cloua sur une croix. Puis, sans même se retourner, il descendit

la pente ensanglantée du Golgotha, en murmurant: "La Vérité... Qu'est-ce donc que la Vérité?..."

Qu'est-ce que la Vérité?

Ecoute, Pilate; écoutez, vous tous, les sceptiques moqueurs d'aujourd'hui. Ecoutez, vous les esprits forts, qui croyez trouver la réplique à tout dans les colonnes de votre journal, ou dans les lignes de votre roman. La Vérité, c'est la Foi; et la Foi, c'est la Science. Elles sont rares les questions qui peuvent se résoudre sans la Foi. Elles sont rares les branches de la science qui peuvent instruire l'homme, complètement, sans la Foi. Ils sont rares les flambeaux de la science qui peuvent éclairer le monde, sans être d'abord allumés au flambeau immortel de la Foi. Vous aurez beau dire, les docteurs et les princes de la science, de la science d'hier, comme de la science d'aujourd'hui, sont encore ceux qui ont suivi ce pauvre Galiléen et les douze pêcheurs du lac de Tibériade. Ecoutez-les, ils vous diront ce que c'est que la Vérité, et où elle se trouve. Ils vous diront: La Vérité, ce n'est pas l'orgueil et la révolte; c'est l'humilité et l'obéissance.

La Vérité, ce n'est pas l'injustice et le vol; c'est la probité et l'honnêteté.

La Vérité, ce n'est pas la haine et la vengeance; c'est la charité et le pardon des injures.

La Vérité, ce n'est pas l'indifférence et la paresse; c'est la pitié et le dévouement.

La Vérité, ce n'est pas la richesse; c'est la pauvreté acceptée sans murmure.

La Vérité, ce n'est pas la bonne chère; c'est la mortification.

La Vérité, ce n'est pas la volupté; c'est la pureté; c'est la chasteté.

La Vérité, ce n'est pas l'indépendance, c'est la soumission à la volonté, aux commandements de Dieu et de l'Eglise.

Voilà ce que c'est que la Vérité.

C'est la doctrine prêchée par Jésus; ce sont là les vertus pratiquées par tous ceux qui l'écoutent.

Et ce sont ceux-là que l'on croira, que l'on respectera parceque la Vérité est plus souvent à genoux que sur le piédestal de l'orgueil, et vautrée dans l'orgie des passions.

Le Christ Sauveur passe au milieu du monde en prêchant la Vérité! A ceux qui ont le courage de l'imiter il dit: "Suivez-moi!..."

Un jour, sur le chemin de votre adolescence, une vision passa. Dans sa blancheur virginale, elle portait une croix. Aussitôt, comme Jean, sur la mer, vous vous êtes écrié: "C'est le Maître!..." Votre cœur l'avait reconnu. Alors, comme si votre cri l'eût appelé, il s'est avancé vers vous. Il passa tout près de vous. Il vous regarda, comme il regarda le jeune homme de l'Evangile, comme il regardait tous ceux qu'il voulait toucher de sa grâce: jusqu'au fond de l'âme. Il vous dit: "Suivez-moi." Et vous l'avez suivi joyeusement, généreusement. Jusqu'où l'avez-vous suivi? Vous l'avez suivi à travers les riantes campagnes de Judée et de Galilée; mais à partir de Gethsémanie... vous avez eu peur.

Vous avez vu la sueur de sang;et vous avez eu peur!

Vous avez vu la colonne de la flagellation; et vous avec eu peur!

Vous avez vu les longues épines de sa couronne; et vous avez eu peur!

Vous avez vu les soldats souffleter sa face adorable; et vous avez eu peur!

Vous avez vu le sang qui marquait son passage dans les rues de Jérusalem; et vous avez eu peur!

Vous avez vu les lambeaux de sa robe déchirée aux ronces du chemin d'agonie; et vous avez eu peur!

Vous avez entendu le bruit sourd de la lourde croix cahotant sur les roches du Golgotha; et vous avez eu peur!

Vous avez entendu le bruit des marteaux tombant sur les clous de la crucifixion; et vous avez eu peur!

Vous l'avez vu sur la croix; et vous avez eu peur!

Au lieu de le suivre jusqu'au Calvaire, vous avez fait comme les apôtres infidèles: vous avez fui. Vous vous êtes égarées sur tous les chemins de la routine, du découragement, de la tristesse, de la paresse spirituelle ... Et aujourd'hui, vous êtes si loin du Maître, que c'est à peine si vous entendez l'écho de sa voix qui répète sans cesse: "Suivez-moi; Je suis la voie, Je suis la "Vérité." Vous pensez aux jours meilleurs de votre vie religieuse, où vous marchiez côte à côte avec Jésus. Des larmes, peut-être, vous viennent aux yeux: larmes de remords, larmes de découragement. Vous ne vous sentez plus aussi près de Jésus. Et vous attendez le jour où, ayant pitié de vous, Jésus reviendra vers

vous, et vous voyant accablées, vous aidera, prendra votre croix abandonnée et la portera avec vous. Et vous lui ferez alors de nouvelles promesses. Fort bien! Mais êtes-vous sûres qu'il ne se fâchera pas, un jour? Craignez Jésus qui passe et qui ne revient pas. Ce n'est pas d'attendre une nouvelle retraite pour acquérir une nouvelle ferveur! C'est dès maintenant, quotidiennement, qu'il faut porter sa croix et suivre le Maître en comptant sur sa grâce, sans présomption, mais avec humilité. Ce n'est pas portées en palanquin, comme les dames romaines allant aux jeux du Cirque, que vous devez suivre Jésus et assister au drame de la Passion. C'est en ensanglantant vos pieds à l'angle dur des pierres du chemin d'agonie. C'est en portant votre croix avec courage et résignation, mettant vos pas dans la trace de ses pas. Si vous ne comprenez pas cela, n'espérez pas trouver, au milieu des aridités de la souffrance religieuse, les reposantes oasis de la grâce.

Un jour, Jacques et Jean, fils de Zébédée, s'approchèrent de Jésus, et lui dirent: "Maître, accordez-'nous d'être assis, l'un à votre droite, l'autre à votre "gauche, dans votre gloire." Jésus leur répondit: "Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-"vous boire le calice que je vais boire, ou être baptisés "du baptême dont je vais être baptisé?"

Voilà la vérité de toute vocation.

Il n'est pas défendu d'attendre les consolations sensibles; mais ne compter que sur elles, n'est pas la vérité. Ne soyez pas comme les Juifs. Ils disaient que Jésus n'était pas leur Messie,parce qu'il trompait leurs espérances temporelles. Ne dites pas que Jésus vous a trompées. Il ne vous a jamais assurées de ses

grâces sensibles pour chaque jour de votre vie religieuse. Et si vous les demandiez trop à Jésus, si vous lui demandiez de partager sa gloire sans accepter ses souffrances, il pourrait vous dire, comme aux fils de Zébédée: "Vous ne savez pas ce que vous demandez!..."

Suivez Jésus sur la Voie de la perfection, bien près de sa croix. Ecoutez ce qu'il enseigne; et sa parole de vérité, comme un soleil, illuminera votre vie religieuse, jusqu'au sortir de ce désert terrestre, jusqu'au repos dans la gloire.

LE MAÎTRE DE LA VIE

"Je suis la Vie". Jeau XIV, 6.

Quand on lit l'Evangile, on remarque une antithèse profonde entre le premier mot qui annonça la venue de Jésus sur la terre et le dernier cri qui accompagna sa mort sur la croix. Gabriel l'annonça à Marie comme devant porter le nom de Jésus: Sauveur. Et en effet, quand il fut né dans l'étable de Bethléem, les anges qui chantaient dans la nuit illuminée l'annoncèrent aussi aux bergers pour leur Sauveur.

Mystère divin ou ignorance orgueilleuse des Juifs!... A mesure que ce Sauveur grandissait, il entendait gronder la haine autour de lui. Pourtant, il voulait du bien à tous. Mais l'aveugle peuple juif ne le reconnut point.

Nous, nous savons qui il est. La foi nous a instruits. Ce petit enfant qui commence sa triste vie dans une étable; cet adolescent qui vit dans la retraite; cet homme qui parcourt en prêchant les villes et les campagnes de Palestine; ce prisonnier qui agonise sur une croix, nous savons que c'est le Sauveur. Par sa mort il est venu apporter au monde la vie, sa vie divine.

"Je suis la Vie!"

Quand Jésus prononça ce mot, le monde était mort. C'était un immense cadavre que rongeaient

dans la pourriture tous les vers de l'enfer. Dieu eut pitié. Il descendit sur la terre pour donner au monde sa propre vie, pour ressusciter ce cadavre.

"Je suis la Vie!" Quand le monde entendit cette parole, il fut étonné. Jusqu'ici il avait cru vivre, et ne sentait pas la mort. De Rome à Athènes, il n'y avait qu'à regarder ses cirques, ses théâtres, et l'on y aurait vu la vie, la vie ardente, joyeuse, rieuse, satisfaite. "Panem et circenses." Manger et s'amuser, c'était la vie.

"Je suis la Vie!" Le monde n'en avait pas besoin. La jeunesse chantait, riait, buvait, dansait. Dans les repas orgiaques, c'était à flots que les vins coulaient, donnant la vie et l'ivresse de la vie.

"Je suis la Vie!" Le monde possédait la vie intellectuelle et physique. De l'Italie et de la Grèce, cette vie rayonnait sur le monde et vivifiait tout. La vie ?... Epicure avait dit ce qu'elle était et comment il fallait en user. Et, quand la jeunesse était lasse de vivre, et qu'elle redoutait lesdébilités de la vieillesse, Zénon avait dit qu'elle pouvait se tuer, en plein jour, à la face du peuple, et que c'était un geste très noble pour sortir de cette très triste vie.

Et voilà que cet homme venait lui dire: "Je suis la Vie!"

Le monde regarda la vie de cet homme. Voici ce qu'il vit:

Il vit une humble femme frappant aux hôtelleries de Bethléem, et demandant l'hospitalité pour elle et l'enfant qu'elle allait mettre au monde, et les hôteliers qui lui répondaient: "Il n'y a pas de place! Va-t'-en!.."

Il vit un petit enfant couché dans une crèche et grelottant sous la bise d'hiver.

Il vit le sang des petites victimes d'Hérode, répandu à cause de ce nouveau-né et inondant les rues de Bethléem; et il entendit la voix le l'exil qui criait: "Va-t'-en!"

Il vit un jeune homme qui prêchait une doctrine de "Vie" dans la Synagogue de son pays, et la populace furieuse qui lui criait: "Va-t'-en!"

Il vit, dans le temple de Jérusalem, au jour de la fête des tabernacles, la même foule furieuse qui lui jetait des pierres en criant: "Va-t'-en!"

Il vit les Hérodiens, fatigués de sa présence, le menacer de mort: "Hérode te cherche pour te tuer, "va-t'-en!"

Va-t'-en!... Parole étonnante à propos de celui qui venait dire: "Venez tous à moi." Or, comme il ne s'en allait pas, ils le saisirent, un soir, dans le bourg de Gethsémani, pendant qu'il priait dans un jardin d'oliviers. Ils le condamnèrent à mort; et pendant qu'ils le crucifiaient, ils se moquaient de lui.

Il avait dit: "Je suis la vie;" et il allait mourir.

Il avait dit: "Voyez les lys des champs; ils ne filent point, et cependant le Père céleste les revêt d'une robe plus riche que Salomon n'en portait dans sa gloire." Et ils lui arracèrent sa robe.

Il avait dit: "Ne vous occupez pas du lendemain. Vivez au jour le jour Cherchez le royaume de Dieu, et le reste vous serz donné en surcroît... Pas un cheveu ne tombe de votre tête sans la permission du Père céleste. Il prendra soin de vous." Et ils le clouèrent nu sur la croix nue en murmurant: "Il a bien dit: 'Le Fils de l'homme n'a pas une pierre pour reposer sa tête'."

Il avait dit: "Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera." Et ils lui percèrent les mains en pensant qu'il n'avait même pas de quoi payer le tribut à César.

Il avait dit: "Celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres." Et ils lui clouèrent les pieds en pensant qu'il avait ajouté: "Suivez-moi, je suis la voie."

Il avait dit: "Celui qui boira de l'eau que je donne n'aura plus jamais soif." Et comme il criait, dans les affres de la mort: "Sitio! J'ai soif!" ils lui offrirent à boire du fiel et du vinaigre.

Et les pharisiens hypocrites, restés au pied de la Croix, pour insulter à son agonie, entendirent qu'il disait: "Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?..." Ils lui crièrent avec défi: "Sauve-toi donc toi-même, et nous croirons en toi!..."

Aux premiers jours de votre vocation, quand le Maître est venu vous dire: "Je suis la Voie," vous l'avez cru. Vous l'avez suivi sur cette route qui conduit à la vérité, laquelle est la vie de l'âme. Vous ne lui avez jamais dit: "Va-t'-en!..." Mais pourquoi avez-vous essayé vos forces, dans la vie religieuse, sans lui? "Je viens vous apporter la vie avec abondance." Pourquoi avez-vous refusé cette vie qu'il voulait vous donner?

Vous ne lui avez pas dit: Va-t'-en; mais votre manière d'agir envers lui voulait dire la même chose. Et si vous sentez aujourd'hui que la vie religieuse n'est pas en vous telle qu'elle devrait être; si vous vous attristez au souvenir de vos premiers jours de ferveur religieuse, à qui faut-il vous en prendre? Vous répon-

drez vous-mêmes après que j'aurai fait passer devant vous quatre tableaux évangéliques. Peut-être serez-vous dans l'un de ceux-là. Si non, Deo gratias! Si oui, méditez.

Jésus pleure sur Jérusalem

"Jérusalem, si tu connaissais, toi aussi, du moins en ce jour qui t'est donné, ce qui ferait ta paix! Mais maintenant, ces choses sont cachées à tes yeux. Viendront des jours où tes ennemis t'environneront de tranchées, t'investiront et te serreront de toutes parts. Ils te renverseront par terre, toi et tes enfants, et ils ne laisseront pas dans ton enceinte pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où tu as été visitée."

Sur combien d'entre vous pourrait pleurer le divin Sauveur? Combien sont, comme Jérusalem, endurcies dans leur cœur? Combien sont, comme Jérusalem, riches de richesses factices?

Eh! oui. L'on se contente de petites vertus faciles. L'on fait ostentation de tout le petit bien que l'on peut. L'on cherche à paraître, à briller. L'on veut arriver, l'on veut percer, éclipser. Comme cela ne sied pas à la vie religieuse, l'on recouvre toute cette poussière d'orgueil d'un semblant de vertu. L'on est comme Jérusalem: l'apparence est trompeuse. L'on semble asseoir, étager tout un édifice de vertus, mais tout cet édifice ne repose que sur du sable. L'on fait ostentation de vertus très ordinaires; et comme la ruse est accessible à la vie religieuse autant et peut-

être plus qu'elle n'est accessible aux gens du monde, l'on s'ingénie à donner à ces vertus d'ordre médiocre un cachet de grandeur. L'on joue, en un mot, la comédie religieuse, comme les pharisiens jouaient la comédie d'observance des petits préceptes de la Loi.

Si Jésus passait, à cette heure, parmi vous, n'aurait-il pas l'occasion de dire à plusieurs: "Si tu connaissais ce qui t'est donné dans la vie religieuse!... Si tu voulais, tu pratiquerais la vraie vertu, et non pas la vertu de parade qui se contente d'un extérieur composé, d'une parole apprise, d'un geste étudié. Tout cela est du clinquant; c'est un mirage pour tromper et séduire les autres. J'ai en horreur la duplicité! Si tu voulais, tu pratiquerais la vertu solide, celle qui repose sur moi-même, sur ma vie, sur mes paroles, sur mes gestes. Tu ne le veux pas!... Oh! alors, des jours viendront où cette vie, que je t'offre aujourd'hui et que tu refuses, ne te sera plus proposée. Tes ennemis t'attaqueront, et tu ne pourras leur résister. Et de tout ton bel édifice factice de vie religieuse, il ne restera pas pierre sur pierre. Le vent de la colère divine passera, et tu te trouveras, un jour, seule à pleurer sur des ruines."

Jésus au puits de Jacob

Un jour, Jésus vint dans une ville de Samarie, nommée Sichar, près du champ que Jacob avait donné à son fils Joseph. Or là était le puits de Jacob. Jésus, fatigué de la route, s'assit tout simplement au bord du puits; il était environ la sixième heure. Une femme de Samarie vint puiser de l'eau. Jésus lui dit:

"Donnez-moi à boire." La Samaritaine lui dit: "Comment vous, qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine?" Jésus lui répondit: "Si vous connaissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous demande à boire, vous-même lui en auriez fait la demande, et il vous aurait donné de l'eau de vie... Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif."

A peine à la sixième heure de votre vie religieuse, sur le chemin où vous passez, le Sauveur vous attend. Il sait que vous avez besoin de vie nouvelle, car celle que vous avez se meurt. Comme la Samaritaine vous pensez que vous n'avez besoin de rien. Pourquoi? Parce que depuis longtemps, déjà — oh! ce longtemps de la vie religieuse — depuis longtemps vous êtes habituées à une nourriture qui ne vous est pas saine, à un breuvage qui ne vous convient pas.

"Si vous connaissiez le don de Dieu... J'ai à manger une nourriture que vous ne connaissez pas. Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre."

Vous vous contentez d'une dévotion mesquine, d'une dévotion de patenôtres bredouillées, d'une dévotion de sensiblerie, et vous délaissez la vraie et solide dévotion, vraie et solide nourriture de l'âme. Vous buvez à tous les puits inféconds et souvent taris des fausses dévotions, et vous négligez le vrai breuvage de la vie religieuse, ce qui la sustente quotidiennement. la pratique du règlement. Votre âme languit loin des fontaines d'eau vive. Vous avez vos Constitutions, la vie des saints, les offices de l'Eglise, les livres spiri-

tuels, et vous n'y puisez pas. Vous n'y puisez pas à ces heures, surtout, où la tristesse vous envahit, où le découragement va vous prendre, où vous sentez plus de difficulté dans l'accomplissement de vos devoirs religieux, de vos exercices de piété. Vous n'y puisez pas; et peut-être goûtez-vous à un breuvage fatidique, à un breuvage empoisonné. Vous ne sentez donc pas que le venin s'infiltre peu à peu dans vos veines, dans tout le corps, peut-être, d'une communauté qui tient sa vie de la vie même de tous ses membres?

Si Jésus passait, à cette heure, parmi vous, et vous découvrait, comme à la Samaritaine, le fond de votre âme, vous vous diriez, ne pensant plus, peut-être, dans votre émoi, qu'il est Dieu: "Comment sait-il?" Il vous répondrait: "Tes sœurs me l'ont dit, dans leurs prières, que tu puisais à la mauvaise source. Le déplorable effet de ta vie religieuse mal nourrie se fait sentir sur les autres. Si tu savais le don de Dieu, tu laisserais là cette fausse interprétation du règlement ou des actes d'autrui que tu allègues pour donner un semblant de raison à tes propres manquements. Tu ne choisirais plus ce qui flatte ton goût, tes idées personnelles, ton égoïsme, mais tu ferais à chaque instant la volonté de Dieu...

Combien diraient à Jésus: "Maître, donnez-moi à boire de cette eau qui jaillit pour la vie éternelle. Maître, que ma nourriture soit de faire la volonté de celui qui m'a appelée à la vie religieuse. Je vois que l'on ne vous trompe pas par de fausses vertus. Je veux désormais vous prier, vous adorer, vous aimer en esprit et en vérité."

Jésus à la Piscine probatique

Jésus monta à Jérusalem. Or, à Jérusalem, près de la porte des Brebis, il y a une piscine qui s'appelle, en hébreu, Béthesda, et qui a cinq portiques. Sous ces portiques étaient couchés un grand nombre de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques. Ils attendaient le bouillonnement de l'eau. Or un ange du Seigneur descendait à certains temps dans la piscine et agitait l'eau; et celui qui y descendait le premier après l'agitation de l'eau était guéri de son infirmité, quelle qu'elle fût. Là, se trouvait un homme malade depuis trente-huit ans. Jésus l'ayant vu gisant, et sachant qu'il était malade déjà depuis longtemps, lui dit: "Veux-tu être guéri?" Le malade lui répondit: "Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine dès que l'eau est agitée; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi." Jésus lui dit: "Lève-toi, prends ton grabat et marche." Et à l'instant même cet homme fut guéri.

Le paralytique était malade depuis trente-huit ans. Et vous depuis combien de temps?

C'est une bien triste et bien terrible maladie que la paralysie de l'âme dans la vie religieuse. C'est une paralysie que vous prend, vous quitte et vous reprend. Aujourd'hui, l'on est tout feu tout flamme; l'on se sent épris des plus grands sacrifices. Le lendemain, tout ce beau feu est éteint. Tristesse, rêverie, pleurs, lamentations. Et c'est tous les jours ainsi. Dévotion excessive aujourd'hui, demain, découragement.

Plus on avance dans la vie, plus cette paralysie, partielle au début, devient générale, complète, sans un soubresaut ni retour passager à la vie réelle. C'est la léthargie spirituelle. Quand on est dans cet état, on a mille difficultés pour en sortir. Il faut un acte supérieur de volonté, et, hélas! souvent cette volonté elle-même est paralysée. On se contente de vains désirs qui n'aboutissent à rien. On se contente de vains soupirs qui semblent plutôt la lassitude qu'un effort du cœur qui se décide.

Le pire c'est que l'on ne se croit pas malade. C'est une de ces maladies spirituelles qui a son siège dans l'orgueil. On ne se sent nullement le besoin d'un médecin, d'un conseiller, d'un Directeur.

Le pire c'est que l'esprit malin vous incite à haïr le remède et la main qui vous l'offre.

Si Jésus passait, à cette heure, et disait à ces âmes paralysées: "Voulez-vous être guéries?" Que diraient-elles à Celui qui vient leur apporter la vie?

Jésus au tombeau de Lazare

Jésus vint à Béthanie et trouva Lazare depuis quatre jours dans le sépulchre... Lorsque Marie, sœur de Lazare, fut arrivée au lieu où se trouvait le Maître, elle lui dit: "Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort." Jésus la voyant pleurer, frémit en son esprit, et se laissa aller à son émotion. Et il dit: "Où l'avez-vous mis?" "Seigneur, venez et voyez." Jésus pleura. Les Juifs disaient entre eux: "Voyez comme il l'aimait!..." Jésus se rendit donc au sépulchre; c'était un caveau, et une pierre était posée

dessus: "Otez la pierre," dit Jésus. Marthe lui dit: "Seigneur, il y a quatre jours qu'il est là; il sent déjà." Jésus lui dit:"Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu?" Ils otèrent donc la pierre; et Jésus leva les yeux en haut, et dit: "Père, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé..." Et d'une voix forte il cria: "Lazare, sors!" Et le mort sortit.

Lazare était mort depuis quatre jours. Il y a des âmes qui sont mortes depuis des semaines, depuis des mois, depuis des années! Ah! C'est là que la présence du Sauveur est nécessaire!

Quand on ne sort pas de la paralysie spirituelle, il arrive presque toujours que l'on tombe dans la mort.

La mort!... Vous avez vu un cadavre. Ainsi votre âme dans la mort spirituelle. La grâce divine ne l'anime plus; elle reste immobile, figée dans le péché. Elle est insensible; elle ne voit plus Dieu; elle n'entend plus sa voix; elle ne le pri plus. Dieu l'a en horreur: *Jam fœtet*. C'est la putréfaction.

Parce que votre corps se meut et suit tous les mouvements de la rcutine religieuse, vous croyez avoir la vie!...

Votre corps se meut, va d'un office à l'autre, d'une besogne à l'autre, d'un exercice à l'autre; mais il traîne avec lui un cadavre. Oh! le lugubre spectacle!

A la chapelle, on traîne un cadavre. Les lèvres remuent, le cœur ne prie pas. L'intelligence essaie de méditer, l'âme ne profite pas.

A la lecture, on traîne un cadavre. L'esprit écoute distraitement, l'âme ne recueille pas. Dans la vie

des saints et des saintes qui ont passé en vous donnant l'exemple, dans le vaste champ des conseils spirituels, vous ne voyez pas la riche moisson, vous ne trouvez rien à glaner.

A votre besogne quotidienne, vous traînez un cadavre. Le corps travaille, l'âme ne surnaturalise pas cette besogne.

A la récréation, vous traînez un cadavre. Le corps se détend, la charité ne vivifie pas la conversation, l'âme ne sanctifie pas la récréation.

Au sermon, on traîne un cadavre. L'oreille écoute, l'esprit ne saisit pas le sens divin; l'âme n'entend rien, rien, rien.

Et ne dites pas: "Si le Maître avait été là, je ne serais pas morte." Le Maître était là, et vous n'avez même pas crié vers lui. Sous quelque forme qu'il s'est présenté: conseils intérieurs, voix de la conscience, avertissements des supérieurs, avis des prêtres, vous n'en avez pas voulu. Et vous vous étonnez de toujours sentir grouiller en vous les vers de la pourriture; je veux dire: les mêmes fautes, les mêmes imperfections, les mêmes péchés.

Si Jésus venait, à cette heure, et criait: "Lazare, sors de la mort." Combien se lèveraient à sa voix, transformées, transfigurées, ressuscitées ?...

Ne dites pas, ô vous qui lisez ces lignes, ne dites pas: "Ce chapitre n'est pas pour moi!"

Si vous n'êtes pas Lazare, vous êtes peut-être le paralytique.

Si vous n'êtes pas le paralytique, vous êtes peut-être la Samaritaine.

Si vous n'êtes pas la Samaritaine, vous êtes peut-être Jérusalem.

Et peut-être que Jésus, à cette heure, regarde chacune de vous comme il regardait Jérusalem, et vous dit: " Si tu voulais!..."

Peut-être qu'il vous regarde comme il regardait le paralytique, et vous demande: "Veux-tu être guérie?..."

Peut-être qu'il vous regarde, comme il regardait la Samaritaine, et vous dit: "Si tu savais le don de Dieu!..."

Peut-être qu'il vous regarde, comme il regardait le tombeau de Lazare, avec tristesse et émotion. Peut-être qu'il pleure sur vous comme il pleurait sur la mort de son ami Lazare, et vous crie de sa voix puissante: "Sors de la mort spirituelle, et ressuscite à la vie de la Grâce!"

DANS LA TEMPÊTE

"Et il se fit un grand calme."
Matth. VIII, 26.

Comme le soir se faisait, Jésus dit aux Apôtres: "Passons à l'autre bord du lac." Ayant renvoyé la foule, ils prirent avec eux Jésus, tel qu'il était, dans la barque. Alors, il s'éleva un tourbillon de vent impétueux qui poussait les flots contre la barque, de sorte qu'elle s'emplissait d'eau. Lui, cependant, dormait à la poupe. Ils le réveillèrent et lui dirent: "Maître, sauvez-nous, nous périssons!..." Jésus étant réveillé tança le vent et dit à la mer: "Tais-toi, calme-toi." Et le vent s'apaisa et il se fit un grand calme. Et il leur dit: "Pourquoi êtes-vous effrayés? N'avez-vous donc pas encore de foi?" Et ils furent saisis d'une grande crainte, et ils se disaient l'un à l'autre: "Qui donc est celui-ci, pour que les vents et la mer lui obéissent?"

Voici une barque fragile. Elle a quitté le rivage, et a glissé doucement sur l'onde paisible. Soudain, le vent se lève, les flots s'agitent, le tonnerre gronde, la foudre éclate!... Et la petite barque, à la merci des éléments, ressemble à une coquille de noix ballottée d'une vague à l'autre. Elle, si coquette, au départ, la voici maintenant désemparée. Le mât est brisé, les voiles sont déchirées, le gouvernail est faussé; par maintes fissures de la carène l'eau pénètre dans la frêle embarcation qui menace de couler à fond.

Après beaucoup de manœuvres, les marins, voyant l'inutilité de leurs efforts, s'écrient au milieu de la tempête: "Ayez pitié de nous, Seigneur, nous périssons." Dieu a pitié de ces mains levées au ciel, de ces cœurs qui implorent son secours. La tempête s'apaise, les flots se calment avec le vent, et la barque revient au rivage pour de nouveaux gréements.

Examinez ce tableau avec réflexion. Etudiez les détails que vous fournit l'Evangile du IVième dimanche après l'Epiphanie. Considérez spécialement la Barque, le Pilote, la Prière des Apôtres.

La barque

C'est votre âme sur la mer orageuse de la vie.

Ne vous étonnez pas, et ne dites pas: "Nous ne sommes plus sur les flots agités du monde. Nous sommes dans le calme de la vie religieuse, et la barque de notre âme glisse sur les flots calmes de la sainte perfection, vers le but du voyage religieux: la bienheureuse éternité. C'est le Maître qui nous a appelées; il n'y a rien à craindre. Il est le divin Pilote; d'un geste il chassera les esprits malins, et, sous l'empire de sa grâce, le calme se fera aussitôt."

Et vous êtes parties gaies et contentes pour le voyage vers la perfection, non plus sur la mer orageuse du monde, mais sur le lac limpide et calme de la vie religieuse.

Beaucoup, dans le monde, s'imaginent que les religieuses n'ont rien autre à faire que de croiser leurs mains, pieusement, dans les grandes manches de

leurs robes, ou de laisser glisser leurs doigts fuselés sur les grains polis de leurs rosaires, s'occupant tranquillement à diriger vers le but de toute vie chrétienne les aspirations de leurs âmes. Ils se trompent, les mondains.

La vie religieuse a aussi ses tempêtes. Et vous en avez fait plus d'une fois l'expérience. Ce n'est pas parce que vous avez choisi la vie religieuse; ce n'est pas parce que vous avez dit adieu au monde, que l'infernal ennemi de votre salut vous laissera tranquilles. La barque de votre âme sera suivie, que vous le vouliez ou non, toujours et malgré vous, par les mauvais esprits qui se cachent sournoisement sous la vague.

C'était le soir, dit l'Evangile. C'est le plus souvent le soir, en effet, que le démon soulève la tempête dans les âmes. La sainte Ecriture l'a bien nommé: l'Esprit de ténèbres. C'est dans la nuit qu'il fait son œuvre néfaste.

La nuit, c'est-à-dire, quand la paresse spirituelle vous engourdit.

La nuit, c'est-à-dire, quand le découragement vous paralyse.

La nuit, c'est-à-dire, quand l'insouciance et la routine vous font opérer vos œuvres religieuses avec négligence.

La nuit, c'est-à-dire, quand la présomption vous aveugle sur votre propre état d'âme. La nuit, c'est-à-dire, quand certains doutes sur la foi, sur votre vocation, détournent votre attention, et attiédissent votre première ferveur.

La nuit, c'est-à-dire, quand, par votre faute, le divin soleil de la grâce s'obscurcit en votre âme.

C'est ce moment-là qu'il préfère; vous êtes plus faibles, et votre faiblesse fait sa force. Il guette le moment ou vous vous endormirez de votre apathique sommeil. Vous ne vous doutez pas du danger. C'est un calme trompeur qui vous berce et vous endort dans une fausse sécurité. Vous êtes réellement dans la nuit!... Soudain, la tempête!... Ce ne sont pas les grandes tempêtes du monde, dans lesquelles Satan suscite maintes calamités, mains forfaits, maints déshonneurs, maintes tricheries, maints scandales. Non!... Mais ce sont tous les défauts, tous les péchés contraires aux vertus religieuses, et qui ballottent, comme un coquille de noix, une âme désemparée. Ce ne sont pas les tempêtes du monde, mais les désastres, les avaries qui en résultent pour une âme sont peut-être plus déplorables.

Le Pilote

Le pilote de votre âme, où est-il donc pendant la tempête?... Il est là; mais il dort. C'est une leçon.

Son sommeil vous enseigne que c'est lui qui veut toutes les tempêtes de la vie. C'est en toutes lettres dans le Psaume CXXXIX: "Celui qui a fait tout ce qu'il a voulu au ciel et sur la terre, dans la mer et dans les abîmes, fait venir les nuées des extrémités de la terre; il change les foudres en pluie et commande à la force des aquilons.

Dieu veut donc toutes les tempêtes de la vie. Nous aurions mauvaise grâce à nier cette vérité, après les preuves qui nous en sont données. Ne serait-ce que l'exemple de Job affirmant dans son malheur,

après que la tempête eut passé sur ses biens, sa famille, lui-même: "C'est la main de Dieu qui m'a frappé." Ne serait-ce que cette simple parole de Notre-Seigneur: "Pas un cheveu ne tombe de votre tête sans la permission du Père céleste." Et c'est pour nous rappeler cette vérité qu'il dort.

Il dort pour d'autres raisons encore.

Vous ne croyez pas que Dieu vous a appelées dans la vie religieuse pour vous abandonner, une fois le voyage commencé. Pourquoi donc le divin Pilote s'endort-il, parfois, dans la barque de votre âme, pendant les tempêtes qui l'assaillent?

Une première raison, c'est pour vous faire sentir votre faiblesse.

Les apôtres s'aperçurent bien que le Maître dormait; mais ils ne le réveillèrent point. A quoi bon?.. N'étaient-ils pas pêcheurs de profession? Ils connaissaient tous les caprices de ce lac de Tibériade si souvent bouleversé par des coups de vent soudains. Ce n'était pas la première fois qu'ils affrontaient la tempête. Ils luttèrent donc d'abord avec les éléments déchaînés. Et ce ne fut qu'après avoir constaté leur impuissance qu'ils crièrent vers lui: "Sauvez-vous, Maître, nous périssons."

Vous faites ainsi dans la vie religieuse. Vous vous croyez des vertus assez fortes, des grâces assez puissantes pour opérer par vous-mêmes le sauvetage de votre âme assaillie par la tempête. Et ce n'est qu'à la dernière minute, sur le point de périr, que vous appelez le Pilote à votre secours.

Une deuxième raison pour laquelle le divin Pilote s'endort, c'est pour vous punir.

Saint Hilaire dit en effet: "C'est notre sommeil qui assoupit, qui endort en nous Jésus-Christ." Vous comprenez quel sommeil: l'engourdissement de la foi et de la piété. Saint Augustin donne la même explication. Et si vous êtes familières avec les exercices de saint Ignace, vous vous rappellerez ce qu'il dit à ce sujet.

Une troisième raison pour laquelle le divin Pilote s'endort, c'est pour éclairer, pour instruire, pour réconforter après l'épreuve, si elle est courageusement supportée. Je dis cela pour les âmes qui mettent leur confiance en Dieu, à chaque instant de leur vie, mais qui, pour être fortifiées dans la vertu, ont besoin de ces disparitions momentanées de Jésus.

Il arrive, en effet, dans la vie religieuse, que certaines âmes se troublent et se font une humaine tristesse à la disparition de Jésus. Ce matin, c'était la joie dans la présence divine sensible; ce soir, Jésus semble s'être retiré: c'est l'inquiétude; la peur d'être seules les bouleverse.

Si vous êtes de ces âmes, ne vous inquiétez pas outre mesure. Rappelez-vous les plaintes de sainte Catherine de Sienne: "Sauvez-moi, ô mon Dieu, car les eaux et la tempête sont entrées en mon âme, et j'ai été submergée." Elle se plaignait au divin Pilote de son âme qui semblait l'abandonner, en lui citant les versets du Psaume LXVIII. Or la tempête s'apaisa; et la sainte de dire à Jésus: "Où étiez-vous donc pendant cette tempête qui allait m'engloutir?..." —"J'étais justement au milieu de ton cœur, "lui répondit-il. "Je tenais le gouvernail pour te préserver du naufrage." Et lui citant, à son tour, le Psaume

LXXX, il ajouta: "Tu m'as invoqué dans l'affliction; je t'ai exaucée en me cachant au milieu de la tempête. Sans moi tu aurais péri; avec moi tu ne peux pas périr."

Comme il fit pour sainte Catherine de Sienne, ainsi fait-il pour bien des âmes. La raison en est, je le répète, qu'il veut les éclairer, leur enseigner ses voies divines, leur montrer l'étendue de ses bienfaits, les exciter à prier avec plus de confiance et plus d'ardeur; en un mot, c'est pour leur apprendre que toute épreuve étant voulue par lui, lui seul peut l'adoucir et la faire cesser. "Ego dormio, cor meum vigilat." Il semble dormir, mais son cœur veille toujours.

La Prière des Apôtres.

C'était tout le moins qu'après d'inutiles efforts les Apôtres implorassent le secours du Maître.

Ce devait être un grand désarroi parmi les Apôtres qui étaient dans la barque. Dans le vent de la tempête, dans le mugissement de la vague, les pauvres mariniers affairés ne s'entendaient point, sans doute. Dans leurs piètres manœuvres, ils ont dû perdre leur sang-froid. Pierre tirait des cordages par ici; Jacques en tirait d'autres par là. Ils se criaient les uns aux autres des mots de manœuvre; mais le vent couvrait leur voix. Et pendant tout ce tumulte, la tempête déchirait les voiles, empêchant les apôtres de les carguer; la mature craquait, la carène, de la proue à la poupe, gémissait.

Et le Maître dormait.

Jean, tout jeune et peu marin, disait à Pierre: "Réveillons le Maître, il nous sauvera." Mais Pierre, piqué dans sa présomption, de répondre: "Faisons le possible. Nous le réveillerons ensuite." Et les fausses manœuvres continuaient contre le vent qui faisait rage, contre les flots qui s'engouffraient dans la barque.

Et le Maître dormait toujours.

Enfin, suant sang et eau, tous crièrent leur impuissance: "Maître, sauvez-nous, nous périssons."

Sur tout autre bateau, le Pilote aurait bondi sur pieds: "Il est trop tard; nous sommes perdus! Pourquoi ne pas m'avoir averti à temps? Travaillons tous ensemble; je vais sauver la situation. Espérez!..." Jésus, lui, resta calme. Pour les satisfaire, il apaisa la tempête. Puis tout simplement, comme s'il les contemplait depuis le commencement, ce qui est vrai, en effet, il leur dit: "Pourquoi avez-vous peur?... Vous n'avez donc pas encore la foi?..." Et le calme revint aussi aux âmes des apôtres.

Quel est donc celui à qui les vents et la mer obéissent?... O insensés! Que votre cœur est lent à croire! Que votre foi est puérile!... C'est le Maître du ciel et de la terre. C'est le Maître de la vie et de la mort. C'est le Maître des éléments de la nature; c'est le Maître de vos âmes. Pourquoi ne pas l'avoir compris dès le commencement?...

La prière des Apôtres fut, en effet, une prière tardive; une prière sans foi, sans confiance.

Ce fut une prière tardive. Ils attendirent qu'ils fussent dans une situation désespérée, et, ainsi, mirent Jésus dans la nécessité de suspendre visiblement les lois de la nature.

Ainsi faites-vous dans certaines tempêtes de l'âme. Vous voulez lutter seules. Vous comptez sur vos propres forces et non sur le concours divin. Et ce n'est que lorsque vous avez constaté que la grâce de Dieu n'est pas avec vous que vous vous décidez à la demander. Oh! que vous êtes lentes dans votre foi!

La prière des apôtres fut une prière sans foi, sans confiance. Ce fut en effet tout tremblants, épouvantés, qu'ils se précipitèrent vers Jésus pour implorer un secours qu'ils croyaient peut-être trop tardif.

Ainsi faites-vous encore. Ce n'est pas la foi et la pureté d'intention qui vous font recourir à Dieu. C'est un sentiment d'égoïsme ou de crainte injustifiée. Vous ne faites pas un acte de foi en sa puissance et en sa bonté. Vous vous demandez même si Dieu aura assez de bonté pour vous exaucer; et ce n'est que la timidité qui vous fait essayer de demander le secours divin. Oh! si vous aviez la foi!...

Dieu est sensible au bien que vous pensez de lui. Et lui demander sa grâce avec une arrière-pensée, une demi-foi, comme une dernière chance de succès, n'est pas fait pour l'engager à vous l'accorder.

Résumé. Vos âmes sont de bien fragiles barques; prenez garde aux écueils. Dans les tempêtes, ayez foi en le divin Pilote qui vous dirige vers le céleste port. S'il semble parfois s'endormir, sachez comprendre et accepter l'épreuve. Ne présumez jamais de vos propres forces, et ne vous découragez pas. Priez

dès le début de vos difficultés, et ne perdez pas votre temps dans des calculs humains. Priez Dieu avec la foi qu'il vous sauvera, et qu'il vous conduira sûrement au port du salut, selon la parole qu'il disait à sainte Catherine de Sienne: "Sans moi tu aurais péri; avec moi tu ne peux pas périr."

LA PRIÈRE DU MAÎTRE

HUMILITÉ — GRANDEUR

"Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité." Jean, ch. IV., v. 23

Quand nous adorons Dieu nous faisons un acte d'humilité. Or, la prière est une des actions de la vie chrétienne par laquelle nous pouvons rendre à Dieu l'adoration qui lui est due. Donc la prière est un acte d'humilité.

Nous essayons, par la prière, de nous humilier devant Dieu et de rendre à sa majesté toute l'adoration qui lui est due. Mais il ne faut pas se mentir à soi-même. Nous sommes des êtres créés, par conséquent, finis. Nous sommes donc incapables de rendre à Dieu, Être incréé et infini, l'adoration adéquate qui lui est strictement due.

L'humilité est nécessaire à toute prière. Si nous voulons que notre prière soit agréable à Dieu, elle doit nous faire humbles devant Lui.

Et pourtant, c'est à cause de son humilité que la prière a ce caractère de grandeur qui nous rapproche de Dieu.

Je vous montrerai, premièrement, que la prière bien faite nous élève jusqu'à Dieu; deuxièmement, que la prière mal faite nous éloigne de Dieu.

Par la prière bien faite nous montons jusqu'à Dieu.

Dire cela n'est pas téméraire. Le catéchisme ne dit-il pas: "La prière est l'élévation de notre esprit et

de notre cœur vers Dieu..." Chaque prière est donc un essort de nos facultés de connaître et d'aimer vers Dieu. Et, tout de suite, je dis que s'approcher ainsi de Dieu par l'esprit et par le cœur, c'est-à-dire, par l'intelligence et la volonté, est une grandeur, une grandeur pour nous qui vivons sur la terre, et qui, si nous sommes les êtres les plus parfaits de la Création terrestre, n'en sommes pas moins des atomes imperceptibles et éphémères devant la Grandeur et l'Eternité de Dieu.

Dieu n'a pas besoin de nous. Il pourrait fermer les portes de son Ciel; nous défendre les arcanes de sa vie divine, comme autrefois il défendait sous peine de mort de toucher à l'Arche d'alliance, ou de pénétrer dans le Saint des Saints. Et comme l'entrée du séjour céleste est irrévocablement interdite à Satan prévaricateur une fois; ainsi Dieu pourrait nous abandonner, nous prévaricateurs mille fois, au désespoir de ne jamais communiquer avec Lui par la prière.

Savez-vous pourquoi Dieu ne nous est pas aussi sévère?... A cause de son Fils, le Christ bien-aimé. A cause de sa prière, à laquelle, comme à une source limpide et intarissable, nos âmes vont se rafraîchir délicieusement, au milieu du désert de la vie. A cause de sa prière qui bonifie la nôtre, si pauvre; qui l'enrichit et lui donne, si j'ose ainsi dire, le mérite de mériter. Oui; si nous montons à Dieu par la prière, c'est la prière du Christ qui nous porte sur ses ailes. A cause de la prière du Christ, toujours en instances auprès de son Père pour nous, Dieu permet le regard de notre âme sur sa vie divine; nous permet de reposer sur son cœur.

Quelle différence entre la sévérité de Jéhovah, le Dieu des Juifs, et la bonté accueillante de Jésus, le Dieu des chrétiens!... Quelle différence, aussi, entre la prière de la loi ancienne, et celle de la loi nouvelle!.. La prière des Juifs montre un Dieu puissant, sevère et terrible, vers lequel montent les supplications bruyantes, les cris du peuple, la fanfare des trompettes d'argent, trois fois le jour, du haut des galeries extérieures du temple, la musique des tympanons et des cymbales, la fumée de l'encens mêlée aux acres vapeurs du sang des victimes égorgées!...

Eh! bien; savez-vous à quoi aboutissait tout ce pompeux tintamarre qui, au temps de la décadence religieuse juive, ressemblait aux incantations que font les sauvages au son du grand tam-tam?... A cette plainte que Jéhovah faisait à son prophète: "Ce peuple m'honore des lèvres et non pas du cœur." Dans les cérémonies religieuses, le corps seul prenait part à la prière; le cœur, l'esprit, aucune. Ce n'était pas un acte religieux, c'était une routine dont le pharisaïsme sut profiter. Les lèvres remuaient, les voix chantaient; le cœur était muet, immobile, et ne montait pas vers Dieu. La prière juive avait perdu tout caractère de grandeur.

Aussitôt que Jésus parut sur la terre, la vraie grandeur de la prière fut réhabilitée. Autant le peuple juif restait terre à terre dans les démonstration de sa prière, autant le peuple chrétien s'élève par l'humilité à la grandeur de la prière.

J'ai dit: par l'humilité, parce que ce n'est, en effet, que par l'humilité que l'on monte jusqu'à Dieu, et que l'on reste en sa présence. La parole du Maître de la prière trouve ici une de ses nombreuses applications:

"Quiconque s'élève sera abaissé; quiconque s'abaisse sera élevé." Son exemple vient encore corroborer cet enseignement.

Vous ne pouvez pas dire le contraire: le Christ était sans cesse en communication intime avec son Père. Or, savez-vous comment Jésus montait ainsi tout près de Dieu? Savez-vous comment il restait continuellement en présence de son Père, écouté et béni par Lui?... Par l'humilité.

Il faut être habitué à la prière pour comprendre cette doctrine que nous enseigne la vie d'un Dieu fait homme. Ouvrez l'Evangile, et lisez. L'écrivain sacré vous le dira mieux que je ne saurais le faire.

Quelle noblesse, quelle grandeur y a-t-il à s'élever orgueilleusement en présence d'un Dieu Puissant, Maître absolu de nos destinées? C'est de la folie. Folie et orgueil, que la prière de ces personnes qui se font une religion à elles; qui se farcissent la mémoire de phrases sentimentales plus ou moins dévotes; qui semblent jouer dans la vie religieuse le jeu extravagant des profonds soupirs, des merveilleuses extases; qui dévident l'écheveau de leurs prières longues d'une lieue, alors que, après tout cet étalage de piété, elles continuent à faire leur propre et orgueilleuse volonté. L'orgueil, c'est Caïn, voyant son sacrifice rejeté par Dieu; l'humilité, c'est Abel, voyant le sien monter vers Dieu avec une flamme droite et pure. L'orgueil ce sont les prêtres de Baal, punis par Jéhovah en présence de leurs idoles impuissantes; l'humilité, c'est Elie, vainqueur du dieu Baal à cause de sa prière humble et confiante. L'humilité, c'est Abraham offrant,

sans discuter, son fils Isaac à la volonté de Dieu; c'est Jésus-Christ lui-même, unissant à l'humilité de sa prière le sacrifice volontaire de son sang: "Mon Père, me voici pour faire votre volonté."

Jésus disait à la Samaritaine qu'il rencontra au puits de Jacob: "Vous adorez ce que vous ne connaissez pas. Mais l'heure approche, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; ce sont de tels adorateurs que le Père demande. Dieu est esprit, et ceux qui l'adorent, doivent l'adorer en esprit et en vérité."

Adorez-vous Dieu, comme il veut être adoré: en esprit et en vérité? La prière n'est pas un flux continuel de paroles. Vos livres de prières ne sont pas des vocabulaires pour perroquets. Ils ne sont pas non plus un joli travail d'imprimerie que vos yeux admirent pendant que vos lèvres murmurent des phrases bien cadencées. Ils sont faits, tout simplement, pour aider votre piété, votre cœur doit se nourrir de la substance des mots.

La prière n'est pas une abondance de mots, une cataracte assourdissante de grandes phrases tombant et retombant, tel un torrent sur les cailloux, de soupirs en soupirs, de pamaisons en pamoisons.

Adorez-vous Dieu en esprit et en vérité? Non?... Alors, vous ne connaissez pas ce que vous adorez; vous ne connaissez pas Celui que vous priez. Dieu veut une prière qui vient du cœur, et c'est celle-là seulement qu'il exauce. Dieu demande des adorateurs en esprit et en vérité.

Quoi!... Après les années passées dans la vie religieuse, vous ne savez pas cela?... Vous êtes en

retard sur le chemin de la perfection! L'heure est venue où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. Et ne l'auriez vous pas connue cette heure?...

Oh!... les heures délicieuses de votre Postulat! les heures délicieuses de votre Noviciat! Oh!... les jours bien doux et si vite évanouis, à l'aurore de votre vie religieuse! Oh!... cette chapelle, témoin de vos ferventes prières! Oh!... cet autel devant lequel votre âme, maîtresse de votre corps, priait si bien le Dieu du tabernacle, le Dieu des vocations, le Dieu des vies religieuses. Oh!... ces actes d'adoration en esprit et en vérité devant le Dieu qui est esprit et vérité! Ces moments bénis où rien ne vous distrayait où, dans votre première ferveur religieuse, votre âme, détachée de tout lien. de toute préoccupation terrestre épanchait avec humilité sa prière. Oh!... ces jours vécus dans le soleil de la grâce divine, où dans vos actions se faisait sentir l'influence de votre esprit de prière; où, comme le Maître, de toutes vos actions vous faisiez autant de prières!...

La vie religieuse, c'est la prière en actions. A quelque distance que vous soyez de votre profession religieuse; en quelque lieu que la volonté de vos supérieures vous place; à quelque office que vous soyez employées, chaque minute, chaque instant doit être une prière. Comme la vie religieuse est faite d'obéissance, chacune de vos actions doit être inspirée de cette prière: "Mon Père, me voici pour faire votre volonté." Si vous ne faites pas ainsi, vos prières sont vaines, vaines vos actions: votre vie religieuse manque de l'impulsion nécessaire, essentielle. Quand vous frappez à la porte du tabernacle, le Maître de la prière qui

y habite aurait le droit de ne pas vous ouvrir, et de vous dire, pour votre confusion, non seulement: "Vous ne connaissez pas celui que vous priez;" mais encore: "Moi-même je ne vous connais pas. Ce ne ɔnt pas ceux qui crient : "Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux; mais ce sont ceux qui font la volonté de mon Père céleste."

Lorsque vous priez, ne faites pas comme les hypocrites, qui veulent être vus des hommes. Pour vous, quand vous voulez prier, enfermez vous dans le sanctuaire de votre âme; et Dieu, qui voit dans le secret, vous le rendra. Dans vos prières, ne multipliez pas les paroles. Ne ressemblez pas en cela aux personnes qui ne savent pas prier. Que votre prière soit inspirée par l'humilité, et dite avec simplicité. Vous ne parlez pas à un Dieu qui est sourd, et qui a besoin qu'on lui crie des prières sur les places publiques et dans les rues, comme le faisaient les pharisiens. Vous ne priez pas un Dieu qui aime l'abondance des paroles et la longueur des périodes ronflantes, les soupirs et les murmures des extatiques pâmoisons. Le Dieu que vous priez est un Dieu qui voit dans le secret. Donc, pour être loin du monde et de ses distractions, enfermez-vous dans le secret de sa divine compagnie. Enfermez-vous dans votre âme, qui est le temple de Dieu. "Non in commotione Dominus. Le Seigneur n'habite point au milieu du bruit." Si vous faites du bruit dans votre âme, autour de votre âme; si la paix et le silence ne règnent pas en vous, autour de vous; si les vains échos du monde viennent faire tressaillir votre âme; si les distractions viennent détourner votre

intelligence et votre attention, comment voulez-vous que votre prière soit agréable à Dieu?

Quand le pauvre François, le saint d'Assise, allait prier Dieu à l'Eglise, il avait coutume de dire: "Restez à la porte, pensées mondaines, distractions, troubles et soucis. Je vais prier Dieu." Combien sont poursuivies, dans le temple de la prière, par les bavardages dont la journée a été si prodigalement remplie, ou par les menus riens auxquels vous avez donné une inconvenante attention. Le recueillement extérieur aide à la prière; le désœuvrement, la dissipation y nuisent beaucoup.

La fête de Pâques était proche. A cette occasion la nation juive accourait à Jérusalem, autant pour prier Jéhovah que pour contempler avec orgueil son temple. Ce temple, à la construction duquel l'on travaillait depuis quarante-six ans, n'était pas encore terminé. Cependant quand les pieuses caravanes apercevaient de loin son dôme recouvert de plaques d'or, étincelant sous le ciel bleu d'Orient, l'enthousiasme débordait, et les cantiques montaient, vibrants d'espoir et d'harmonie, vers le mont Moriah qui jetait, à l'horizon, des feux d'apothéose.

Pour obéir aux préceptes mosaïques, Jésus monta, lui aussi, à Jérusalem. Il arrivait de Cana où il avait commencé son ministère évangélique par un miracle éclatant. Dans la ville sainte on ne le connaissait que par la rumeur qui, de la Galilée à la Judée, courait, disant qu'un grand prophète venait d'apparaître. Il passa donc inaperçu. Mais une tristesse intense était sur son front et dans ses yeux. Le temple de Jéhovah n'était plus le temple de la prière; c'était un

bazar, c'était un marché! La tristesse devint de la colère. Le zèle pour la maison de son Père ne put se contenir. Il ramassa quelques cordes qui servaient à lier les marchandises ou à parquer les bêtes; et droit devant lui, l'œil en feu, la parole ardente, il s'avança, frappant à toute volée: "Sortez tous; ma maison est une maison de prière et vous en avez fait une caverne de voleurs; sortez!..." Et la foule terrifiée, courbant l'échine, se sauva comme un troupeau devant le fouet du pasteur.

Au lieu de faire de votre âme le temple de Dieu, vous en faites souvent un vrai bazar, un marché que viennent remplir et souiller, dans un pêle-mêle incohérent, toutes les impuretés et les inconvenances d'une vie trop expansive, toutes les banalités d'une vie facile, toutes les frivolités d'une vie nulle, toutes les satisfactions d'une vie large, toutes les injustices des jugements téméraires, toutes les préméditations et tous les calculs des petites ambitions, toutes les ostentations de l'orgueil, tous les mécontentements des mesquines jalousies, tous les petits potins qui égaient la vie des unes et attristent la vie des autres, tous les bavardages injustifiés d'une vie dissipée, toutes les critiques mal fondées des actions d'autrui... En un mot tout le bas-fond de la nature humaine.

Et Dieu est chassé d'une âme créée par lui et pour lui. Et quand nous transportons cette vulgaire marchandise du monde dans le temple sacré, Dieu n'aurait-il pas le droit de nous crier: "Sortez d'ici; ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne où le monde profane s'installe comme chez lui, et me vole la place que je dois y avoir; sortez d'ici!..."

LA PRIÈRE DU MAÎTRE

HUMILITÉ — PUISSANCE

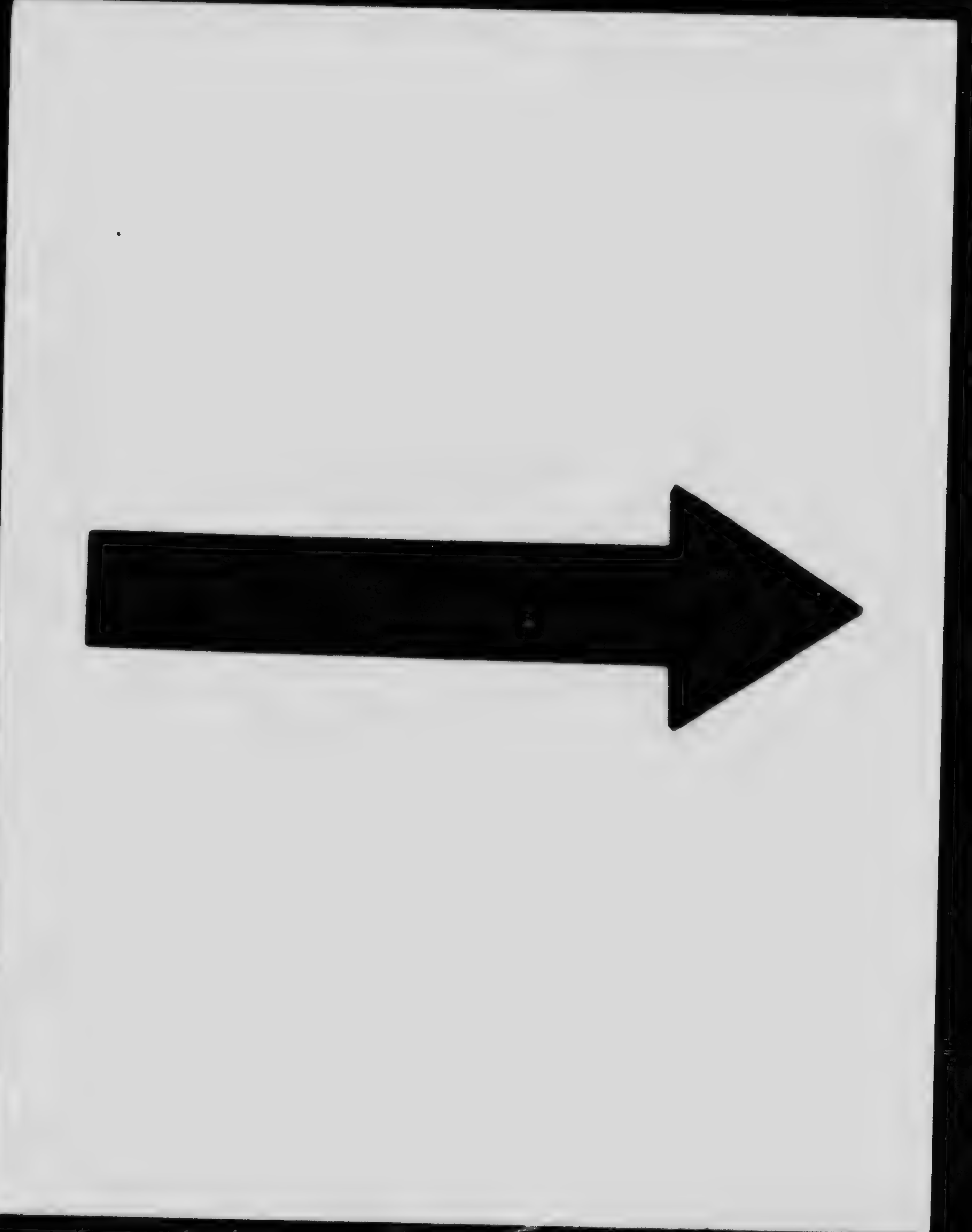
"Votre Père, qui voit dans le secret,
vous le rendra." *Matth. V. 6.*

La prière est une des actions principales de toute vie chrétienne. Toute vie qui ne prie pas est une vie inutile. Bien plus, toute vie qui n'est pas activée par la prière est en grand danger de se perdre. Le raisonnement qui conduit à cette vérité est facile.

Le Christ a dit: "Sans moi vous ne pouvez rien faire." Or, le concours du Christ nous est assuré par la prière: "Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous l'accordera." "Quand plusieurs sont réunis pour prier, je suis au milieu d'eux." Et donnant à sa parole la force de l'exemple, il a prié lui-même. L'exemple et la parole du Maître sont irréfutables.

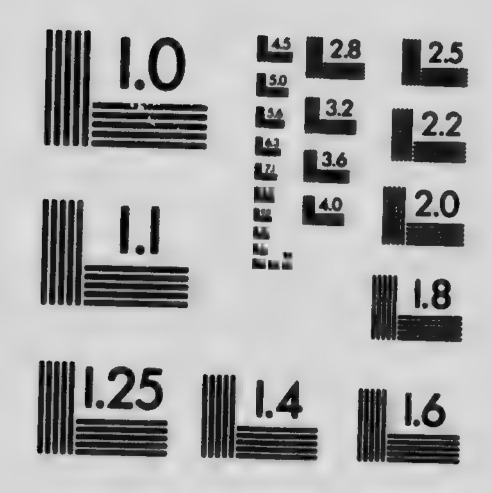
La prière est une force. Dans l'ordre temporel, dans le travail, dans les affaires, une des plus grandes forces, c'est peut-être l'ambition, l'orgueil. Dans l'ordre spirituel, la plus grande force de l'âme c'est l'humilité.

Ne comptez pas sur Dieu; n'attendez aucune grâce de sa part, si vous ne vous faites pas humbles. C'est la parole sainte: "Dieu résiste aux superbes; il donne sa grâce aux humbles." L'humilité, voilà la seule puissance de l'âme qui force Dieu à nous donner sa grâce. Et de suite, j'arrive à cette conclusion: toute prière doit être humble.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







En effet, adorer c'est s'humilier. Or, par la prière nous adorons Dieu. Nous reconnaissons son souverain domaine sur toutes les créatures: "Procedamus ante Deum; ipse fecit nos, et non ipsi nos." Donc, la prière est un acte d'humilité.

Après une journée mouvementée passée à discuter avec les Docteurs de la Loi dans les parvis du temple de Jérusalem, Jésus se retira dans la solitude. Les Apôtres le suivirent. Ensemble ils gravirent les pentes douces du mont des Oliviers. Jésus se mit en prière. Lorsqu'il eut achevé, un des disciples lui dit: "Maître, enseignez-nous, à prier." Et lui, toujours prêt à satisfaire les cœurs avides d'instruction, s'assit au milieu du groupe apostolique. Devant lui, Jérusalem, la ville qu'il ne pouvait regarder sans pleurer; Jérusalem, la cité orgueilleuse des pharisiens hypocrites qui s'en allaient par les rues et sur les places pour prier à haute voix; Jérusalem, la ville sainte qui deviendra demain la ville déicide; Jérusalem étalait dans le soleil couchant la richesse fulgurante de ses ors et de ses marbres. Devant tant d'orgueil et de splendeur, lui, le Christ, Fils de Dieu, il se met à prier pour enseigner à ses disciples comment il faut prier: "Quand vous priez, enfermez-vous dans le secret, et votre Père, qui voit dans le secret, vous le rendra. Lorsque vous prierez, dites ainsi: "Notre Père qui êtes dans les Cieux, que votre nom soit sanctifié. Que votre règne arrive; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui le pain nécessaire à notre subsistance. Remettez-nous nos dettes, comme nous remettons les leurs à ceux qui

nous doivent. Et ne nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal."

L'on a dit de cette prière qu'elle était la plus belle qui fût sur la terre. C'est vrai, puisqu'elle est sortie du cœur d'un Dieu. Mais on a oublié de dire que c'était la plus humble, parce qu'elle est sortie du cœur d'un Dieu humilié jusqu'à la nature humaine.

Chaque parole dans cette prière est une parole d'humilité, parce que chaque parole est une demande exposée, et que demander c'est s'humilier devant un plus puissant pour qu'il vous exauce. Toute prière se rapporte, dans sa plus simple expression, à l'une des sept demandes du Pater. Toute prière doit donc être faite avec humilité.

Chez le peuple juif, la prière devait se faire non seulement dans une attitude décente, mais encore dans la prosternation totale du corps devant la Divinité. A l'heure de la prière, l'adorateur gravissait en silence les marches du temple. Il n'avait ni bâton, ni sandale, ni bourse. Sa tête était baissée, respectueusement, et ses mains croisées sur la poitrine. C'est ainsi que trois fois le jour, le juif, tourné vers la Ville Sainte, à l'heure de l'adoration et de la prière, devait se tenir devant Dieu.

Hypocrisie et orgueil que toutes ces poses étudiées! A l'époque où le Sauveur apparut, le peuple juif avait perdu sa première ferveur. Les pharisiens astucieux, qui dirigeaient le peuple en le pressurant, filtraient le moucheron et avalaient le chameau, selon la parole sanglante de Jésus. Ils allaient devant le peuple, drapant savamment leur manteau comme pour une

scène de théâtre; ils gravissaient, faussement dévots, les degrés du temple, ou s'arrêtaient solennellement à un carrefour fréquenté, et là, criaient bien haut et longtemps leur prière. Ces gestes superbes avaient écœuré l'humilité de Jésus. C'est pourquoi il dit à ses Apôtres: "Pour vous, quand vous prierez, ne faites pas comme les hypocrites, qui prient debout, dans les synagogues et au coin des rues, pour être vus de la foule. Dans vos prières ne multipliez pas les paroles. Dites ainsi: Notre Père, qui êtes aux cieux."

C'est ainsi que Jésus priait. Lorsqu'il allait au temple, il ne s'attardait jamais sur les degrés pour faire ostentation de sa personne. Et l'Evangile, quand il nous parle de la prière de Jésus, nous raconte que c'est dans la solitude, le soir, qu'il se retirait pour épancher son cœur dans le cœur de Dieu son Père.

Loin du monde qui aurait dû tomber en adoration à ses pieds, lui qui pouvait tout, il priait le père qui est dans les cieux. Il lui demandait tout ce dont il avait besoin lui-même pour accomplir sa mission rédemptrice; tout ce dont ses apôtres auraient besoin, plus tard, quand ils seraient partis sur les routes lointaines du ministère évangélique. Il demandait pour son Eglise qu'il allait fonder, et dont douze pêcheurs, pauvres et ignorants, seraient les premières colonnes. Il demandait pour la conversion du peuple juif dont l'orgueilleuse indépendance et la dureté du cœur lui arrachaient des larmes amères. Il demandait pour le monde entier qu'il voulait gagner à son Père; pour ceux qui vivaient hier, pour nous qui vivons aujourd'hui, pour ceux qui vivront demain. Et c'est lui, qui pouvait tout cela, qui demandait tout cela à son Père dans l'humilité de sa prière. Oh! qu'elle devait être

agréable au Père qui est dans les Cieux, la prière du Fils bien-aimé dans lequel il mettait toutes ses complaisances.

Quand le saint Evangile me dit seulement ces mots: "Jésus se retira seul sur la montagne, le soir, pour prier," je médite. Dans la gloire illuminée de soleils étincelants, là-haut, dans la profondeur des cieux, le Père éternel est assis sur le trône immuable de sa divinité. Sur la terre, son Fils, le Verbe fait homme, se retire sur le mont des Oliviers. Il fait nuit. Lentement, modestement, le Christ monte dans la fraîcheur du soir, secouant à chaque touffe d'herbe la poussière des sentiers terrestres qu'il a parcourus. Du jardin, qui est en bas, monte le parfum des oliviers. Lorsqu'il est arrivé au sommet, se sentant bien seul, Jésus s'humilie et prie. Et je vois les anges, fiers de cette humilité, descendre du Ciel étoilé, par légions, vers le Fils de Dieu en prière, et reporter au pied du trône du Père l'ardeur de cette prière et l'anéantissement de tant d'humilité.

Toute prière doit être humble. Cette vérité est appuyée sur l'exemple et la parole du Maître de la prière. Toute prière qui monte vers Dieu avec humilité fait descendre Dieu dans notre vie. C'est une autre vérité qui découle de la première.

Que l'orgueil empêche le pauvre d'aller mendier, il verra bientôt sa vie sans argent, sans pain, sans feu; la misère envahira sa maison. Que l'orgueil, ou la présomption, infirme votre prière, votre vie religieuse s'atrophiera; votre âme végétera sans force; le malheur de la perdition la guettera à chaque tentation. La grâce lui manquant, la vie s'en échappera peu à peu.

Si vous êtes en cet état, vous essayez peut-être de retenir, par des prières et des prières, cette vie qui vous échappe. Vous vous contentez même d'entretenir, par des prières et des prières, la faible vie que vous avez, croyant, dans votre aveuglement, qu'elle vous suffit. Mais il vous manque, hélas! la Prière, la vraie Prière, l'humble Prière. Il vous manque cette humilité qui touche le cœur de Dieu et attire sa grâce.

Soyez humbles devant Dieu, si vous voulez prier avec fruit; et reconnaissez franchement votre état. A quoi bon le lui cacher? Il voit dans le secret.

La vie religieuse vous est-elle pénible, à certaines heures? Le souvenir du passé vient-il paralyser votre élan sur la voie de la perfection? Humiliez-vous comme la Madeleine aux pieds du Sauveur; et quand même vous ne prononceriez aucune parole, cette attitude d'humilité sera votre prière. Dieu vous en bénira.

La tristesse vient-elle alanguir votre âme, et, à cause d'une sainte émulation, enviez-vous les grâces de consolation et de paix dont semble favorisée la vie religieuse des autres? Priez avec l'humilité de la Chananéenne: "Les petits chiens mangent bien les miettes qui tombent de la table du Maître."

La foi, la pureté d'intention, les lumières spirituelles sont-elles à ce point affaiblies qu'elles ne peuvent plus éclairer votre vie religieuse? Priez avec l'humilité de votre détresse, criez plus fort: "Seigneur, ayez pitié de moi!..."

Etes-vous dans un état pire? Votre âme est-elle paralysée? Priez avec l'humilité du Centurion: "Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez en

mon âme, mais dites seulement une parole et elle sera guérie."

Etez-vous dans un état pire encore? La lèpre du péché ronge-t-elle votre âme? Votre humilité peut vous sauver. Priez comme le lépreux: "Adorabat eum, dicens: Domine, si vis, potes me mundare. Il se protesterna devant Jésus en disant: "Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir." Il se prosterna. Il adora. Il s'humilia.

Ah! si l'on savait s'humilier dans la prière, que de grâces on obtiendrait pour cette vie!... Et pour l'autre, l'éternelle vie du Ciel, que de gloire!... Le peuple juif, orgueilleux au temps du Sauveur et réfractaire à ses divins enseignements, parcourt, aujourd'hui, le monde sous le poids de la colère divine. Le Christ, qui termina sa vie de prière et d'humilité sur une Croix, est assis à la droite de son Père, au plus haut des cieux.

Deux hommes montèrent au temple pour prier; l'un était pharisien, l'autre publicain. Le pharisien debout priait ainsi en lui-même: "O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes et adultères; ni encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine; je paie la dîme de tous mes revenus. Le publicain, se tenant à distance, ne voulait pas même lever les yeux au ciel; mais il frappait sa poitrine, en disant: "O Dieu, ayez pitié de moi qui suis un pécheur!"

Le publicain descendit justifié dans sa maison et non pas l'autre; car quiconque s'élève sera abaissé et quiconque s'abaisse sera élevé.

AU CÉNACLE

"Il nous aima jusqu'à la fin."
Jean XIII, I.

Dieu est Charité. Si l'homme étudie respectueusement la vie divine, il y constate les attributs divins à leur degré infini: l'Intelligence, la Volonté, la Sagesse, la Puissance... Mais, il en est un qui l'attire davantage. Et comme les sensitives ferment leurs frêles calices au moindre bruit, au moindre souffle, et les ouvrent aux caressants rayons du soleil, ainsi l'homme, abîmé dans le respect et l'adoration de la Majesté divine, se relève avec plus de confiance, et ouvre son cœur aux caresses de la Bonté divine.

Dieu est Charité. L'antiquité le savait. Les Grecs et les Romains, gravant le nom de la divinité au frontispice de leurs temples, faisaient passer le nom de la Bonté avant celui de la Grandeur: "Optimo Deo Maximo" Au Dieu très bon et très grand". Et l'on raconte dans la vie d'Alexandre qu'un Scythe, un barbare, lui disait: "Etre Dieu, c'est être bon."

Dieu est Charité. Et pourtant une voix s'est fait entendre: "L'amour n'est pas connu, l'amour n'est pas aimé!" Pour connaître l'amour de l'homme l'on va frapper à son cœur; pour connaître l'amour de Dieu l'on ne va pas frapper au cœur de Dieu.

Approchons ensemble du tabernacle où réside la vie divine, où bat le cœur de Celui qui disait: "Mes

délices sont d'être au milieu des enfants des hommes." Approchons, et comprenons mieux, aujourd'hui, comment Jésus nous a aimés dès le commencement, comment il nous aimera jusqu'à la fin, par l'Eucharistie.

L'amour est tout simplement un penchant naturel du cœur qui le porte à aimer et à être aimé. C'est un besoin que ce penchant naturel. Comme nous avons besoin de manger pour soutenir notre corps, comme nous avons besoin de croire et d'espérer pour soutenir notre âme, ainsi nous avons besoin d'aimer pour soutenir notre cœur. Ce besoin d'aimer, c'est le besoin d'être aimé; car si l'amour, de soi, est diffusif, il est encore réciproque.

Comment Jésus peut-il avoir ce besoin de nous aimer et d'être aimé, Lui qui se suffit à lui-même, et auquel la moindre parcelle de notre cœur n'ajoute pas un degré de bonheur? Si le cœur humain a besoin d'aimer, comment le cœur divin peut-il connaître ce besoin?

Quoique ce besoin de l'amour puisse s'expliquer en Dieu, il n'en reste pas moins vrai que c'est un mystère que nous ne comprendrons pas pleinement ici-bas. Je ne pourrai donc pas vous expliquer totalement ce mystère de l'amour de Dieu dans l'Eucharistie. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il a besoin de nous aimer, parce que nous avons besoin d'être aimés; et que, s'il regardait nos péchés, il n'aurait pas besoin de nous aimer, parce que nous ne sommes pas dignes d'être aimés. Mais le besoin de nous aimer l'emporte. Comme il est naturellement, essentiellement, nécessairement Intelligent, Puissant et Sage, ainsi l'Eucharistie nous le révèle naturellement, essentiellement,

nécessairement Bon. Et, profondeur du mystère, c'est volontairement qu'il nous aime! Comment vous expliquer cela?... Je me sens impuissant. Regardez-le à table, au soir de la Cène; vous comprendrez peut-être mieux que moi ce mystère du Chef-d'œuvre de l'Amour. Il nous aime, bien que nous ne le méritions pas. C'est vrai, cela; ce qu'il a fait, nous ne l'aurions pas fait, nous, avec nos cœurs rancuniers, vengeurs, jaloux. Car, enfin, n'avait-il pas aimé le peuple Juif? Personne n'avait été exclus de son amour. Sur tous, il avait déversé, sans les compter, ses grâces, ses bénédictions, ses consolations, ses absolutions... L'aveugle de Jéricho, les dix lépreux, le fils du Centenier, il les avait guéris. Le fils de la veuve de Naïm, la fille de Jaïre, il les avait ressuscités. La femme adultère, la Samaritaine, ils les avait absoutes. Les enfants, il les caressait, il les bénissait.

Et ce soir, c'est la haine qui gronde autour de Lui. Du Cénacle, où il achève la Pâque avec ses Apôtres, il ne pourra pas sortir sans être arrêté. Il le sait; et malgré cela, il aime toujours ce peuple. On dirait même que pour se venger divinement, il veut répondre à tant de haine par l'infini de l'amour.

La preuve de l'amour, c'est de faire du bien à ceux que l'on aime; le comble de l'amour, c'est de faire du bien à ceux qui vous haïssent, qui vous insultent et qui vous maudissent. Eh! bien; Jésus, au soir de la Pâque, à la veille de sa mort, veut donner aux Juifs le comble de l'amour, cette richesse de l'amour, cette immensité de l'amour, cet absolu de l'amour, cette générosité de l'amour, cette immortalité de l'amour qui s'appelle l'Eucharistie. Il sait les tortures que les Juifs lui réservent; il sait que, demain, son corps sera

broyé par la douleur, et il se livre d'avance, lui-même, volontairement.

Le monde est rempli d'amour; il prétend même s'y entendre beaucoup!... Et le monde ne comprend pas l'immense amour d'un Dieu au Sacrement de l'Eucharistie. Il en est qui, avec un sourire de pitié, regardent la petite hostie, et murmurent: "Quoi?... l'immense amour d'un Dieu pour le monde, c'est cela?" Eh! oui; ce n'est que cela! Et vous, de quel droit le jugez-vous? Que faites-vous pour vos frères? Seriez-vous donc les frères des pharisiens d'autrefois?.. Regardez-le, entouré de ses apôtres, dans la chambre haute du Cénacle. Regardez-le, avec son cœur palpitant de tendresse divine, debout, dans le mystérieux crépuscule du soir, dont le rouge qui borde les montagnes de Judée semble annoncer pour demain l'effusion du sang eucharistique. Demain!... Il en parle en effet; écoutez: "Demain, vous m'attacherez à la Croix; vous percerez mes mains avec de gros clous. Mais c'est tant mieux; car, à travers les siècles eucharistiques, je ne cesserai pas de vous bénir encore!"

Demain, vous m'attacherez à la Croix; vous percerez mes pieds avec de gros clous. Mais c'est tant mieux; car, à travers les siècles eucharistiques, je n'aurai pas de plus grande consolation que les baisers des pécheurs repentants sur mes pieds transpercés!

Demain, vous abreuverez mes lèvres avec du vinaigre et du fiel. Mais c'est tant mieux; car, à travers les siècles eucharistiques, je n'aurai pas de plus grande consolation que les baisers des âmes réparatrices sur ma face outragée!

Demain, vous m'attacherez à la Croix; vous ferez saigner mon cœur jusqu'à la dernière goute. Mais

c'est tant mieux; car, à travers les siècles eucharistiques, il sera toujours le refuge des vrais amants de l'Eucharistie!... Prenez et mangez, ceci est mon corps. Buvez, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance répandu pour un grand nombre en rémission des péchés."

Quel amour; ah! quel amour! Et pourtant, ce n'est pas encore le comble de l'amour. Je vous ai nommé les Juifs recevant, pour prix de leur ingratitude, l'Eucharistie. Que diriez-vous, si je vous nommais.... Judas? Judas; c'est-à-dire la haine des Juifs achetant l'amour du Christ pour trente deniers! Et Jésus le sachant; et laissant faire le marché, et payant, à son tour, pour cette vulgaire et maudite monnaie, la richesse de l'Eucharistie!... Voilà le comble de l'amour.

Oui, Judas, tu m'apportes toi-même une preuve que l'Eucharistie est le chef-d'œuvre de l'amour divin!

Judas, malgré ta trahison, Jésus t'aimait! Judas, c'est pour toi aussi, qu'il institua l'Eucharistie. L'avarice endurcit ton cœur; tu ne compris pas l'amour!

Judas, tu étais l'élu; un de ceux que Jésus appelait, non pas ses serviteurs, mais, ses amis. Découragé par tant d'ingratitude, écœuré par tant de haine, il aurait pu se venger, et, à cause des horribles sacrilèges auxquels serait exposée son Eucharistie, il aurait pu ne pas l'instituer!

Judas, il aurait pu laisser le monde sous le poids de ton horrible forfait jusqu'au jour de sa vengeance!

Judas, il aurait pu crier à ses apôtres: "Il y a un traître parmi vous, et à cause de lui, je ne vous donne-

rai pas l'Eucharistie; je ne me sens pas le courage d'aimer la trahison!"...

Il aurait pu faire cela; il ne l'a pas fait. Judas, Jésus t'a aimé. La dernière preuve qu'il te donna de son amour, c'est que, quand, à Gethsémani, tu le revis, et que tu collas tes lèvres sacrilèges sur les lèvres du Dieu de l'Eucharistie, il te murmura: "Mon ami, mon pauvre ami, que fais-tu là?..."

Après avoir écouté l'histoire du Cénacle, écoutez maintenant l'histoire du Tabernacle. C'est la même, aussi belle, aussi divine, aussi vibrante d'amour. Toutes les deux sont inséparables; elles s'expliquent et se complètent l'une l'autre.

Vingt siècles ont passé depuis ce soir mémorable de l'insti'ution de la Très Sainte Eucharistie. C'est toute une longue histoire qu'il faudrait l'éternité pour raconter, car elle est immense comme le cœur de Dieu débordant d'amour sur tous les siècles. Pourtant un seul mot la résume, et c'est celui de Saint Jean: "Il nous aima jusqu'à la fin." Qu'a-t-il fait pendant ces vingt siècles sinon de nous aimer?

Si nous savions prier auprès de l'autel; si nous communions avec plus de ferveur, nous aurions devantage cette réelle et forte conviction que Jésus reste là, au Tabernacle, pour nous aimer.

Quand je suis seul, près du tabernacle, le soir, sous la lueur tremblante de la petite veilleuse du sanctuaire, je songe à ce premier Cénacle, où, le soir aussi,sous la lueur indécise des lampes orientales, debout, le regard dans l'éternité, les mains tendues dans un geste de suprême bénédiction, Jésus faisait déborder de son

cœur cette prière pour nous tous: "O mon Père, je ne vous prie pas seulement pour ceux-ci, mais pour ceux encore qui, dociles à la parole, croiront en moi; afin que tous soient unis dans l'unité, comme vous, mon Père, vous êtes en moi, et moi en vous." Alors, au bord de mes paupières je sens venir des larmes de remerciement pour Celui qui est là, et qui nous aime tant. Sentant sur mon cœur palpiter le cœur d'un Dieu, je comprends mieux cette parole de Jean, l'apôtre bien-aimé: "Il nous aima jusqu'à la fin." Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, d'un amour généreux, désintéressé, nous offrant avec surabondance la vie: "Je suis venu pour que vous ayez la vie, et avec abondance."

Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, d'un amour perpétuel, allant jusqu'aux extrémités des temps.

Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, d'un amour immense et absolu, brisant le cercle des préférences jalouses que nos amitiés connaissent, pour se répandre, se diffuser, déborder sur "tout le monde."

Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, d'un amour universel, élargissant le cercle étroit de l'espace, où les amitiés d'ici-bas languissent, tristes prisonnières, pour aller, sous tous les ciels, en personne, se donner tout entier à chacun des enfants dispersés de son immense famille.

Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, d'un amour pénétrant, réel et profond, allant jusqu'aux dernières fibres de notre âme, pour y greffer la sienne, ardente et généreuse, et confondre sa vie avec la nôtre: "Je viendrai en lui, et ferai en lui ma demeure."

Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, d'un amour familier, vainqueur des formules banales, et parlant simplement, cœur à cœur, dans le silence et la paix, loin des bruits du monde, tout près de l'autel où il habite.

Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, d'un amour intarissable, ne se lassant jamais de nos retards; d'un amour patient, ne se fâchant pas avec nous, malgré notre orgueil fou, notre charité nulle, notre égoïsme outrageant.

Jusqu'à la fin, c'est-à-dire, d'un amour miséricordieux, nous recevant toujours avec indulgence, malgré les hérésies, malgré les blasphèmes qui vomissent à la porte du tabernacle; malgré nos indifférences, malgré les Judas, qui viennent coller leurs lèvres sacrilèges sur ses lèvres eucharistiques, et qui lui disent: Je te hais!.. pendant qu'il leur répond tout bas: "Mes amis, que venez-vous faire ici?..."

Voilà comment, pendant vingt siècles, Jésus nous aima. Et aujourd'hui encore, c'est de ce même amour qu'il nous aime tous; et demain, et toujours, il nous aimera pareillement.

O monde voluptueux et charnel; ô monde au cœur dur et jaloux, dont le fol amour ne produit que le malheur, écouteras-tu, enfin, la voix de Celui qui t'appelle à Lui, malgré tes infidélités?...

Ecoute-le! Va à Lui!... Il nous aime comme nous ne pourrons jamais aimer; Il nous aime en Dieu; et c'est ce qui fait de son amour, l'amour le plus tendre, l'amour le plus fort, l'amour le plus généreux de tous les amours. C'est ce qui fait que son amour ne sera jamais dépassé, ni soumis aux tristes vicissitudes de nos amours terrestres. C'est ce qui fait que son amour ne connaîtra ni les limites du temps, ni les limites de l'espace, ni la variabilité des degrés, ni l'acception des personnes. C'est ce qui fait que, nous ayant aimés dès le commencement, il nous aimera jusqu'à la fin.

AU TABERNACLE

"Les oeuvres que je fais, il les fera aussi."

L'amour qui met le comble à son œuvre par le don de soi, perpétuellement, universellement, malgré les indifférences, malgré les haines, voilà ce que nous avons constaté dans l'Eucharistie.

Il ne suffit pas de constater cette grande bonté au cœur de notre Sauveur. Il ne suff t pas d'écouter le prêtre raconter en son humble langage les grandeurs de l'amour d'un Dieu pour les âmes. Il ne suffit pas de lire en un livre dévotement écrit toutes les largesses du cœur d'un Dieu débordant sur l'humanité. Il ne suffit pas de soupirer: "Oh! comme Dieu nous a aimés; comme Dieu nous a aimés!..." L'amour qui n'agit pas, n'est pas un amour sincère. L'amour demande la réciprocité; et si Jésus nous a aimés, nous devons, en retour, aimer Jésus. Comme il nous a donné, dans son Eucharistie, la preuve et le comble de son amour, ainsi nous devons lui donner et la preuve et le comble de notre amour.

Nous devons à Jésus Eucharistie la preuve de notre amour.

L'amitié suppose la réciprocité. Et à cause de ce lien qui unit deux cœurs l'un à l'autre, à cause de cette réciprocité de pensées, de paroles, d'actions, l'amour qu'ils se portent mutuellement s'appelle l'intimité. Or, c'est dans l'intimité que Jésus veut que nous l'aimions.

L'intimité! Quand il s'agit de Dieu, rien que ce mot devrait nous faire trembler. Le Dieu que notre foi adore et révère à l'autel, n'est-ce pas Celui que les anges adorent et révèrent dans le Ciel? N'est-ce pas Celui qui parlait à son peuple au milieu des éclairs et du tonnerre? N'est-ce pas Celui dont la présence redoutée se cachait mystérieusement derrière le voile du Saint des Saints? N'est-ce pas Celui dont les Juifs disaient: "Nul ne peut voir Dieu sans mourir"? Oui; c'est Jéhovah, l'Eternel. C'est Lui qui, dans l'éternité, pris de pitié pour nos misères, se fit homme ici-bas, se renferma au tabernacle, et réclame que nous l'aimions dans l'intimité. C'est Lui, le Dieu terrible et sévère, devenu l'ami de l'homme, le Jésus très aimant du tabernacle: "Venez tous à moi!..."

Encore un mystère de l'amour de Dieu. L'intimité, c'est l'égalité. C'est le mélange des vies; c'est la fraternité des cœurs; c'est une communion de pensées, de désirs, de préoccupations. L'intimité, c'est la facilité de se voir quand on veut, de se parler quand on veut, de se demander ce qu'on veut. Dès lors, quelle intimité peut-il exister entre Dieu et nous? N'est-ce pas s'abaisser de la part de Dieu que de demander cette intimité de notre cœur? N'est-ce pas de l'audace, de notre part, que d'espérer cette intimité? A ces deux questions, si Dieu lui-même nous avait interrogés avant d'agir, nous aurions dit: oui. Aujourd'hui, en présence de l'Eucharistie, nous aimons, au contraire, à entendre la voix de Dieu qui nous invite dans son intimité. C'est un mystère, sans doute, mais un mystère d'amour que l'amour seul explique. Parce que nous n'aurions jamais osé lui demander l'intimité de son amour, c'est Lui qui des-

cend jusqu'à nous pour nous demander l'intimité de notre cœur. Sa vie divine, il la partage avec la nôtre, si j'ose ainsi dire; il la purifie, il la change en la sienne: "Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi." Lisez et méditez, dans St Jean, l'admirable prière du Christ à son Père, au soir de la Cène; et à chaque ligne, à chaque mot, votre cœur, embrasé d'amour, au contact de son amour, comprendra mieux, peut-être, le mystère.

Ce Dieu qui descend jusqu'à nous, parce que nous ne pouvons pas monter jusqu'à Lui, comment donc l'aimer? Par quelle intimité répondre à tant d'intimité?... Comme il le fait lui-même. Puisque l'amour c'est la réciprocité, puisque l'amour c'est l'imitation, vous ferez comme il fait; vous donnerez comme il donne. Comme il se donne à vous par l'Eucharistie, ainsi, donnez-vous à Lui par l'Eucharistie. Il vous offre sa vie, sa vie divine; offrez lui votre vie, votre pauvre vie humaine, avec tous ses soucis, toutes ses tristesses, toutes ses défaillances, afin de pouvoir dire, à l'heure du réconfort: "Je puis tout en celui qui me fortifie."

Afin de pouvoir dire, aux heures de la tentation ce qu'il a dit lui-même: "Retire-toi, Satan!... Le prince de ce monde n'a aucun pouvoir sur moi!"

Afin de pouvoir dire, aux heures de découragement, ce qu'il a dit lui-même: "Que votre volonté soit faite, et non la mienne."

Afin de pouvoir dire, aux heures des persécutions: "Le serviteur n'est pas plus que le Maître; ils l'ont persécuté, ils me persécuteront aussi."

Afin de pouvoir dire, aux heures d'abandon, aux heures de deuil et de séparation: "Avec vous, je ne

serai pas orphelin; j'irai vers vous, et ma tristesse se changera en joie."

Afin de pouvoir dire, sans orgueil, mais avec simplicité, dans la paix et la joie du bien chaque jour accompli: "Il est venu en moi; il a fait en moi sa demeure; il m'a donné la plénitude de la joie; et la paix qui est en moi, le monde ne pourra me la ravir."

Il vous donne la facilité de le voir quand vous voulez; de l'entendre, de lui parler, quand vous voulez. Par la communion eucharistique, donnez-lui aussi cette facilité de vous voir et de vous parler, qu'il aime tant. Demandez-lui souvent ce que vous désirez sans cesse. Envers lui, la meilleure preuve d'amour que vous pouvez donner, est de demander, de demander aujourd'hui, de demander demain, de demander toujours, pour vous, pour ceux qui vous entourent et que vous aimez, sur lesquels votre sollicitude s'étend, et à qui vous souhaitez du bien; pour ceux qui ne savent pas prier; pour les justes et pour les pécheurs, pour les riches et pour les pauvres; pour les malades, les infirmes; pour la Communauté universelle de l'Eglise, pour les Communautés particulières religieuses; pour les prêtres et pour les fidèles, pour le Pape, le Christ visible sur la terre, et dont le cœur, comme celui du Christ, nous aime tous d'un égal amour. Que votre prière, comme votre charité, soit universelle: "Je ne vous prie pas seulement pour moi, et pour ceux-ci qui sont près de moi; mais je vous prie pour tous ceux, aussi, qui croient en votre parole, afin que nous soyons tous unis dans l'unité de votre amour"

Les grands du monde. que l'on courtise, ont leur jour de réception. Le grand des grands, Jésus, on ne le courtise pas, on l'aime; on ne le flatte pas, on le

supplie; et il n'a pas de jour de réception, parce qu'il reçoit tous les jours. Venez lui dire, aux heures de la prière, à ces instants de douce intimité, où il penche son cœur sur le vôtre, où il vous parle tout bas, dans le silence du sanctuaire, venez lui dire vos pensées, vos désirs, vos préoccupations. Et quand la sécheresse, à certains jours, tarira votre cœur, rendant plus difficile votre prière, ne vous découragez pas dans votre amour. Regardez autour de vous, et dites-lui simplement: "Seigneur, ayez pitié de mon faible amour. Je ne possède rien; mais, ce qui est à vous, je vous l'offre."

Jésus, ô mon amour, pour toi les cathédrales, pour toi les basiliques; pour toi toutes les églises de la terre, les pauvres et les riches.

Pour toi l'autel de marbre ou de bois et les lumières ardentes qui brûlent aux chandeliers dorés.

Pour toi les riches draperies et les fines dentelles aux vêtements des pontifes, comme des simples prêtres.

Pour toi l'encensoir d'or et la suave fumée qui embaume ton sanctuaire.

Pour toi les chants d'amour, d'allégresse ou de plainte.

Pour toi les hymnes du Saint Office que murmurent les lèvres pieuses dans le silence de l'autel.

Pour toi la voix des orgues, pour toi la voix des cloches.

Pour toi les humbles prières des pauvres, et la généreuse obole des riches.

Pour toi, aussi, pour toi, surtout, mon cœur qui t'aime!"

L'amour vrai ne demande pas seulement la réciprocité de sentiments; l'amour demande encore l'imitation dans l'action. Or, Jésus vous a donné, dans l'Eucharistie, le comble de son amour. Nous aussi nous devons lui donner le comble de notre amour.

Je le sais, ce que je vais vous montrer, ici, c'est le sublime de la Charité; et parce que c'est le sublime de la charité, un petit nombre seulement y monte progressivement. Mais ce petit nombre est assez généreux, assez héroïque, pour vous prouver que l'Eucharistie est la seule source de la Charité poussée, ici-bas, jusqu'aux dernières limites du cœur humain.

Dans le monde antique, la charité était inconnue. Envers la divinité, c'était la crainte; envers le prochain, c'était l'égoïsme. Le talion était en honneur: dent pour dent, œil pour œil. Voilà que Jésus-Christ paraît sur la terre, au centre même d'un peuple gouverné par cette loi brutale. Il lui dit: "Tu ne rendras plus le mal pour le mal. Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Tu aimeras ceux qui te haïssent, et tu béniras la main qui te frappe..." Et joignant l'exemple au précepte, je vous l'ai dit, au soir de la Cène, il donne aux Juifs la dernière bénédiction et la dernière caresse de son cœur: l'Eucharistie.

Eh! bien; ce qu'un Dieu seul nous semblait capable de faire, ce que nous ne nous sentons pas le courage de faire, c'est-à-dire, rendre le bien pour le mal, l'amour pour la haine, notre vie, divinisée par l'Eucharistie, devient capable de l'entreprendre.

Je vous ai raconté l'histoire de l'amour eucharistique pendant les vingt siècles qui nous séparent du Cénacle; c'était l'histoire de Dieu. Je pourrais vous dire,

aujourd'hui, l'histoire de l'amour des âmes imitant, pendant ces vingt siècles, l'amour eucharistique.

Oui, à vingt siècles de distance de ce Cénacle où Jésus donna au monde et la preuve et le comble de son amour, il existe d'autres Cénacles où se prodigue aussi le comble de l'amour envers Jésus. Au lendemain de l'Eucharistie, le monde fut changé. A côté des cathédrales et des riches basiliques, d'autres cénacles, plus humbles, surgirent de terre, dans lesquels s'exerce et se consume le comble de l'amour dans la vie religieuse. Ces cénacles, c'est la charité, passant à travers le monde, qui les édifia, pour vivre plus près de l'Eucharistie et pour y apprendre l'art divin d'aimer dans la souffrance, à chaque instant du jour, à chaque instant de la nuit. O sainte et sublime charité! Le jour, elle courbe son front sous le poids d'un travail d'esclave, pour ceux que l'oisiveté entraîne à tous les vices, et qui courbent la tête sous le poids d'une passion qui les tue. Le soir, pendant que le monde se délecte bestialement dans l'ivresse et l'orgie des nuits voluptueuses, tous ces cénacles s'illuminent sur la terre, et, dans le silence des cloîtres, la charité prie pour ceux qui ne prient pas; la charité aime pour ceux qui n'aiment pas.

En sortant du Cénacle, elle va au Calvaire. Comme le Christ, elle a choisi la douleur, volontairement. Elle se flagelle pour ceux qui jouissent; elle se courbe sous le poids de cette croix qui s'appelle l'obéissance, et s'anéantit dans l'humilité, pour ceux que l'orgueil domine.

S'immoler ainsi, volontairement, pour l'amour de Dieu et des âmes, si ce n'est pas le comble de la Charité, dites-moi ce que c'est? De la folie!... Oui;

la folie de la Croix où l'amour cloua un Dieu. La liste serait longue de tous ces amants de la douleur puisant dans l'Eucharistie la force de se détester soi-même pour aimer les autres. C'est sainte Thérèse, s'écriant: "Ou souffrir, ou mourir!"

"C'est sainte Madeleine de Pazzi: Toujours souffrir jamais mourir."

C'est Monseigneur de Ségur, se levant toutes les nuits, pour aller auprès du tabernacle expier les crimes que la confession lui avait révélés.

C'est Sonis, le vaillant général, le soldat chrétien, s'écriant avant la bataille: "Avec Dieu dans son cœur, on ne capitule jamais!" Ces âmes et mille autres à côté d'elles, entraînées à l'école de la souffrance, répètent la parole héroïque de saint Paul: "Tout m'est insipide hors Jésus crucifié."

Il n'y a pas vingt ans, tous les religieux furent chassés de France par un gouvernement athée. Ils auraient pu crier, en franchissant la frontière, appelant les malédictions de Dieu sur la terre ingrate de la patrie, ils auraient pu crier: "Vous êtes des traîtres et nous n'avons pas la force d'aimer la trahison." Ils auraient pu crier cela. Comme le Christ, ils ont donné le comble de leur amour. Leur dernière prière à tous, en quittant la France, fut cette parole écrite par l'abbé de la Grande Chartreuse: "Vous êtes excommuniés; mais nous emporterons partout, avec nous, l'amour de Dieu et de la Patrie, et nous ne cesserons jamais de prier pour nos ennemis." Voilà le comble de l'amour, pour le cœur humain.

C'est la bonté élevée au plus sublime degré du dénuement de tout, du dévouement pour tous.

C'est la charité absolue, brisant les liens du sang et de l'amitié pour ne s'attacher qu'à Jésus.

C'est la charité héroïque, méprisant les joies mondaines pour cribler son corps de pénitences et de mortifications.

C'est la charité universelle, suivant l'agneau partout où il va.

C'est la charité miséricordieuse, pardonnant aux injures, aux infamies, aux coups, même, et priant toujours: "Mon Père, pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font."

Et la source, et la force de cette charité, c'est l'Eucharistie, selon la parole du Sauveur: "Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie en lui. Les œuvres que je fais, il les fera aussi."

SUR LA VOIE PARFAITE

"*Levez-vous; marchons.*"
Matth. XXVI, 46.

Soyez des saintes! Jésus le veut. Soyez des saintes! Vous en avez fai[illegible]messe devant l'autel. Soyez des saintes! Dieu vous en offre tous les moyens.

Cette sainteté que Dieu attend de vous n'est pas une sainteté quelconque. Cette sorte de sainteté n'existe pas. Cette sainteté que Dieu attend de vous n'est pas une sainteté relative. C'est une sainteté parfaite. ***Estote perfecti.***

Avant la venue du Christ, le monde allait à la dérive. Oublieux de ses devoirs envers le Créateur, il s'était jeté aveuglément dans l'amour des créatures. De temps en temps, la philosophie offrait à l'homme le secours de ses raisonnements; mais la philosophie antique ne vivait pas du souffle de Dieu; la lumière de la foi ne l'éclairait pas; la main divine ne la guidait pas. La plupart des religions anciennes ne prêchaient même pas les vertus naturelles. Baroques et voluptueuses, elles se contentaient d'amuser leurs adeptes en semant sur la route d'une vie facile tous les colifichets de la vertu.

Le Christ paraît et l'antique sagesse qui, de Grèce et d'Italie, rayonnait sur le monde, s'éclipse. Estote perfecti.

Le Christ paraît. Ce ne sont pas des phrases écrites sur les vieux parchemins par des scribes retors qu'il vient faire revivre. Ce n'est pas la vertu menteuse d'un cœur pervers qu'il demande. *Estote perfecti.*

Le Christ paraît. Ce n'est pas la candeur apparente, hypocrite, d'une âme souillée par la pourriture du péché; ce n'est pas la componction fardée, la rigidité menteuse d'une vie voluptueuse, qu'il exige. Estote perfecti. Il veut la vraie sainteté. *Sanctifica eos in veritate.*

Le Christ paraît; et la doctrine de vérité et de sainteté qu'il enseigne est à la portée de tous. Elle ne contient rien qui soit audessus des forces humains: "Aimez le Père qui est aux Cieux. Sanctifiez son nom. Honorez vos pères et vos mères. Ne commettez ni vol, ni adultère, ni homicide; et ne scandalisez point l'âme de votre prochain. Aimez-vous les uns les autres. Ne soyez ni envieux, ni jaloux, et rendez le bien pour le mal." C'est simple; c'est la loi naturelle, mais elle peut nous conduire à la sainteté.

Le cœur de l'homme, cette chose si fragile parceque si exposée, les poussières du paganisme s'étaient accumulées sur lui. Sur ce pauvre cœur, l'on ne distinguait plus, gravés par le doigt de Dieu, les dix commandements. Les portes de l'enfer avaient croulé sur lui. Les apôtres, envoyés par le Christ, sont venus. Ils ont déblayé les décombres; ils ont dispersé les poussières malsaines sous le souffle de la grâce, et

ont buriné de nouveau au cœur humain la loi de Jéhovah, mais en lui murmurant des mots d'amour et de paix, de ces mots dont avait le secret leur Maître divin, le Jésus très doux de la loi nouvelle.

A mesure que le monde, renouvelé dans les grâces de la Rédemption, grandissait à l'école du Maître de la sainteté, il apprenait une doctrine plus forte. Le monde était encore dans l'enfance des temps apostoliques, lorsqu'il essaya ses premiers pas sur le chemin des conseils évangéliques; et le Christ était à peine remonté à son Père, qu'il pouvait déjà contempler, du haut des cieux, sa jeune Eglise marchant à pas de géants dans la voie des vertus héroïques. L'on n'entendait parler partout que d'Humilité profonde, de Pauvreté absolue, de Chasteté parfaite, d'Obéissance aveugle. *Estote perfecti.*

Etant religieuses, vous devez être convaincues que, de par votre vocation, vous avez l'obligation de tendre à la vie parfaite. Il ne vous suffit plus de vivre de la vie chrétienne ordinaire: il n'y avait qu'à rester dans le monde. Qui dit perfection dit un degré plus élevé que le niveau ordinaire où se tiennent les âmes chrétiennes, et auquel, cependant, l'on n'est point obligé. C'est pour vous une obligation de conseil, et non de précepte; mais j'ai bien dit: une obligation. Etant vouées à Jésus-Christ, vous avez, désormais, l'obligation de suivre la voie que vous avez commencée au jour de vos vœux. Sinon, pardonnez-moi ce mot très dur, vous êtes des lâches; vous faites, d'une certaine manière, ce que font les renégats. Et puisque la perfection demande du courage, de la mortification, des souffrances,

même, examinez la vie du Sauveur. Examinez sa vie mortifiée, souffrante, très douloureuse: sa Passion. Pour ceux qui n'ont pas le courage de l'héroïcité dans la vertu, il propose la doctrine simple de ses commandements. Mais à vous qui avez fait profession de le suivre sur la voie parfaite, il demande davantage. Estote perfecti.

Contemplez votre modèle; cette vue vous remettra au cœur, si vous les avez perdus, et vous les augmentera, si vous les avez encore, le courage et la ferveur de vos premiers jours de vie religieuse.

Vous le savez, il n'était pas nécessaire que Jésus endurât toutes les horribles souffrances de sa Passion. Un seul désir de son cœur, un seul soupir de ses lèvres aurait suffi pour nous racheter, c'est-à-dire, pour satisfaire à la Justice de Dieu son Père. Il a voulu souffrir comme il a souffert pour nous montrer l'ardent désir qu'il avait que nous l'imitions. Après avoir faibli dans le jardin de l'Agonie, après avoir sué de l'eau et du sang qui coulaient jusqu'à terre, comme s'il voulait nous donner l'assurance que malgré la difficulté l'on peut toujours la vaincre, il s'écrie: "Surgite; eamus! Levez-vous; marchons!"

Remarquez qu'il ne dit pas: "Levons-nous; marchons." Il dit: "Levez-vous; marchons." Lui, en effet, il est toujours debout, toujours prêt. Il ne s'est jamais reposé; il ne s'est jamais endormi. Ce n'est pas lui qui se réveille de son repos, et qui vient se joindre à nous, les travailleurs, les accablés. C'est le contraire; c'est nous qui sommes les paresseux; c'est nous qui sommes les indolents dont il vient secouer la torpeur; nous, les endormis qu'il vient réveiller et inviter à le

suivre. Il ne se repose jamais, et pourtant, voilà longtemps qu'il travaille à nous sauver. Nous, nous travaillons à peine une heure à notre salut, et nous sommes fatigués.

L'Evangile nous dit que lorsque le soir était tombé sur les campagnes, Jésus, malgré la fatigue du jour, se retirait à l'écart; et, dans le silence de la solitude, il priait son Père. C'est ainsi qu'au jardin de Gethsémani, ce n'est pas pour se reposer qu'il s'écarta de ses disciples; c'était pour prier. Pourtant la vue très claire de ses souffrances futures aurait dû l'abattre, le terrasser de lassitude et le forcer à fermer les yeux. Non!... Il lutte dans son agonie, comme pour nous montrer que c'est à l'heure la plus difficile que Satan est plus proche et plus rusé. Il lutte; et c'est à vous autant qu'à ses apôtres endormis qu'il vient dire: "Levez-vous, marchons!..." Vous vous êtes levées de votre apathie; vous l'avez suivi, hélas!... le temps que durait en vous le feu de l'enthousiasme. Puis, devant la difficulté de la vertu, vous avez reculé. Vous avez laissé le Sauveur continuer seul le chemin de son sacrifice; et vous...vous avez fui!... Devant votre lâche désertion, il aurait le droit de se plaindre: "Ce n'est pas à moi de souffrir. Si j'ai choisi volontairement la douleur, de grâce, aidez-moi!..." Eh! bien; non, il ne se plaint pas. Il va au devant de l'ennemi qui doit le torturer; et, quand l'heure est venüe, il vous crie encore: "Levez-vous, marchons. Allons, du courage. Essayez vos forces à côté des miennes. N'ayez pas peur: à deux l'on supporte mieux la souffrance; et quand l'un des deux est un Dieu, ce Dieu prend pour lui la plus pénible part et vous laisse la plus faible!..."

Qu'il ait pris la plus lourde part des souffrances de l'humanité, vous n'en avez jamais douté. Les prophètes l'avaient prédit. Intraverunt aquæ usque ad animam meam. Les flots de la douleur ont envahi mon âme. Repleta est malis anima mea. Mon âme est remplie de douleurs.—Dolores nostras ipse portavit Il a porté sa croix; et le poids de cette croix était fait du poids de nos péchés. Il s'est fait le portefaix de nos iniquités.—Magna sicut mare contritio sua. Les douleurs ont submergé son âme comme les grandes eaux de la mer."

Voici ce que disait un saint des souffrances atroces qu'endura Jésus: "Si toutes les douleurs, toutes les maladies de ce monde prenaient rendez-vous dans un seul homme, et qu'un seul homme pût les supporter, en comparaison de ce que Jésus-Christ a souffert en une seule heure, ce ne serait rien, ou presque rien: Parum esset, aut nihil!..."

Voulez-vous savoir, maintenant, pourquoi Jésus a enduré tant de tortures? Voulez-vous comprendre cette intensité de désir qui lui faisait dire: "J'ai un immense désir de recevoir ce baptême de souffrances." C'est parce qu'il voulait des imitateurs. A vous donc, aujourd'hui, il offre de partager ses souffrances; mais en récompense, il vous offre aussi de partager sa gloire. Car le chemin de la perfection, c'est le chemin royal de la douleur qui part du jardin de l'Agonie, monte au sommet du Calvaire, et finit aux portes de l'Eternité.

Ne me demandez pas de vous nommer tous les amants volontaires de la douleur. Je suis impuissant. Lisez les vingt siècles de l'Histoire de l'Eglise. C'est sublime de sainteté. Lisez; mais lisez donc!... Ne sentez-vous pas à chaque page, à chaque ligne, à cha-

que mot, ce souffle divin qui vous fouette le visage, qui ragaillardit le sang de vos veines, qui réchauffe votre cœur, et vous transporte à tous les coins de la terre. Laissez-vous porter. C'est l'Ange de la douleur qui vous porte sur ses ailes; l'ange qui réconforta le grand Patient dans la grotte de l'agonie. Laissez vous porter sur ses ailes; c'est l'ange de la sainteté. Et quand vous planerez audessus des mondes, vous verrez ce que vos yeux n'ont jamais vu, ce que votre esprit n'aurait jamais soupçonné.

Vous verrez:

Dans les arènes, dans les prisons, dans les supplices, la floraison des martyrs dont les rouges phalanges montent au Ciel, le Royaume de la sainteté.

Dans les déserts, au fond des grottes sauvages, la floraison des anachorètes, des ermites, dont les phalanges dorées montent au Ciel, le Royaume de la sainteté.

Dans les cloîtres, la floraison des vierges, des pauvres, des obéissants, dont les blanches phalanges montent au ciel, le Royaume de la sainteté.

Dans les hôpitaux, dans tous les asiles de la charité, la floraison des âmes souffrantes, soumises à la divine volonté, des âmes mortifiées, dont les humbles mais glorieuses phalanges montent au Ciel, le Royaume de a sainteté.

Dans les plaines arides des pays incivilisés, la floraison des missionnaires dont les joyeuses et infatigabies phalanges montent, montent toujours au ciel, le rendez-vous de la sainteté.

De tous les points de la terre entendez-vous monter ces cris sublimes jetés dans l'extase de la souffrance:

"O Croix, ô bonne croix!...—Rien ne me plaît que la Croix de Jésus!—Tout m'est insipide hors Jésus, et Jésus crucifié!—Encore, Seigneur, encore!—Ou souffrir, ou mourir!—Toujours souffrir, jamais mourir!"

Quoi donc les soutenait au milieu de leurs souffrances? Une pensée sublime, la même qui était au cœur du Christ tous les jours de sa vie, et surtout à l'heure de sa Passion. Le grand désir de Jésus était d'avoir, un jour, des imitateurs de son œuvre rédemptrice. Ce qui soutient les saints dans leurs luttes quotidiennes avec la souffrance, c'est l'ardente reconnaissance qu'ils ont pour ce Dieu Sauveur; c'est l'orgueil légitime, l'ambition, la divine folie, en un mot, d'être comme le Christ, les rédempteurs de l'humanité prévaricatrice. Ils souffrent énormément pourtant; leurs âmes sont broyées au crible des douleurs; leurs corps sont exténués, brisés, meurtris sous les dents acerbes de la rude mortification; ils savent que demain sera fait, si Dieu le veut ainsi, de douleurs plus grandes, plus crucifiantes; leurs âmes seront tristes jusques à en mourir, et leurs corps saigneront, peut-être!... Peu importe! Demain, ce sera, aussi, la patience; ce sera même le sourire dans la patience. Et vous croyez que dans la nuit, nuit de la nature qui enveloppe toutes choses dans ses ténèbres, nuit de la tristesse qui essaie d'envelopper leurs âmes et d'en obscurcir le soleil de la grâce, vous croyez qu'ils s'endorment?... C'est là encore qu'ils imitent le Christ; comme lui, ils crient dans votre nuit, à vous, dans la nuit où vous dormez: "Allons! Levez-vous, et marchons ensemble; à nous tous nous ferons un peu de l'œuvre de la Rédemption, aidant le Christ, le Christ nous aidant!..."

Les avez-vous suivis; et combien longtemps!... Le mot de scandale n'est-il pas venu sur vos lèvres?...

Oh! alors, ne vous étonnez pas de vos vies flottantes, où la pureté de l'âme n'est qu'intermittente. Ne vous étonnez pas de ces continuels renversements d'équilibre où le corps devient maître de l'esprit.

Estote perfecti. Visez à la perfection, et laissez le monde se scandaliser. L'on dit souvent noblesse oblige. Rappelez-vous vos nobles promesses faites à la face de Dieu et des anges, au jour de vos saints vœux. Oui, vraiment c'est une haute noblesse que celle qui vous force à prendre un empire absolu sur la partie basse de vous-mêmes: sur la chair.

Estote perfecti. Soyez des saintes. C'est là le but de votre vie religieuse. Ne perdez jamais de vue la croix du Sauveur. Portez-la toujours sur votre poitrine, et dites-lui: "Seigneur, montrez-moi la route." Restez fidèlement attachées à cette sainte croix; et aux heures plus pénibles des durs sacrifices, dites-lui: "Seigneur, ne partez pas sans moi; si je tombe de lassitude, si je languis, secourez-moi. Ne partez pas sans moi, ô Jésus; attendez-moi. Malgré ma faiblesse, je veux vous suivre!..."

TABLE DES MATIÈRES